

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME III — N° 5  
NOVEMBRE 1924

## SOMMAIRE

	Pages
<b>Le quatrième Centenaire de Ronsard.</b> . . . . .	113
Discours de M. Valère Gille . . . . .	113
Discours de M. Gustave Charlier . . . . .	120
Discours de M. Pierre de Nolhac . . . . .	141
 <b>Chronique :</b>	
Iwan Gilkin . . . . .	149
Le Prix de la Société des auteurs . . . . .	156
Prix Auguste Michot . . . . .	157
 <b>Bibliographie</b> . . . . .	159
 <b>Ouvrages reçus.</b> . . . . .	161

---

## ERNEST VERLANT

---

Aux funérailles de M. Ernest Verlant, M. Arnold Goffin a pris la parole en ces termes, au nom de l'Académie :

L'Académie m'a fait l'honneur de me désigner pour rendre, en son nom, un dernier hommage à notre regretté collègue, Ernest Verlant. Et cet honneur m'est à la fois cher et douloureux, car j'étais lié avec lui autant par une longue amitié que par les sentiments d'admiration que m'inspirait sa haute personnalité.

Elle s'était révélée, cette personnalité, dès ses débuts, à la *Jeune Belgique*, par de belles études sur la littérature russe, avec l'impérieux amour de la clarté et de la précision qui ont caractérisé, depuis, l'activité de Verlant dans tous les domaines.

Alors déjà, il laissait pressentir l'humaniste parfait qu'il sera plus tard, l'homme de culture universelle dont la pensée souple et nuancée, indépendante de tout système, était tout illuminée par la méthode lucide de l'écrivain. Et l'on songe avec regret qu'il aurait pu être, si les circonstances et les nécessités de sa carrière administrative n'y avaient mis obstacle, le critique sagace et impartial qui a manqué à notre jeune littérature pour la fortifier dans la discipline, le souci de la perfection et de la mesure.

Sa production dans le champ de la critique littéraire et artistique a, cependant, été considérable, mais il faut chercher ses travaux de cette sorte dans les revues ou les journaux quotidiens. Les pages précieuses et profondes y abondent. Pages remplies de substance, éclairées par une philosophie que sa clairvoyance rendait souvent ironique ; animées par les généreuses curiosités de la pensée, par la sympathie la plus vive pour l'effort de tout artiste sincère. On sent vibrer là, sous la nette armature d'un style nourri de moelle latine, les enthousiasmes et les émotions d'une intelligence supérieure, toujours prête à entrer en communion avec le poète ou

l'artiste, à recevoir avec respect les expressions que leur âme s'est cherchées.

Il avait erré dans tous les chemins de la pensée, en flâneur, en songeur, en chercheur avide d'un savoir qui, trop souvent, n'est qu'un flamboiement, qu'un éclair dans la nuit. Et toute sa connaissance de la vie et des hommes, toute la philosophie qui, lentement, s'était formée en lui, non par les opérations sèches de la logique, mais par la leçon vécue de l'expérience, nous la saisissons exprimée dans les œuvres qu'il écrivit pendant la guerre, et qui lui furent comme un alibi et comme une revanche cachée contre les humiliations et les colères de l'occupation : — les mémoires narquois qu'il a intitulés *l'Œil* (un œil aigu et impitoyable !) *sur les Ostrogoths* et, surtout, *Héraklès Libérateur*, où il a coulé dans les formes empruntées à la tragédie grecque une pensée hardie et fait du héros fabuleux l'exterminateur de monstres, non seulement matériels, mais spirituels.

...Je parle, et, en même temps, s'évoque devant moi la noble physionomie de notre ami, cette tête de consulaire romain, avec la dignité de la barbe, avec les caractères d'autorité qui faisaient contraste avec l'expression un peu hésitante du regard sous la lourde paupière. Il avait la tête d'un chef, et, peut-être, l'âme d'un timide, d'un scrupuleux, toujours hésitant devant des conclusions auxquelles la subtilité de son esprit ne laissait jamais de trouver des objections.

On a dit qu'il avait quelquefois l'abord abrupt. Il se peut, mais ceux qui l'ont connu intimement savent qu'il était sensibilité profonde, toujours sur le point de jaillir et qui, parfois, jaillissait... Mais, il était fier, secret, solitaire, peu enclin à la confiance ; et, bientôt, il s'était repris, dissipant d'un mot plaisant l'émotion qu'il avait suscitée.

Tel cet homme, avec les valeurs qui faisaient de lui l'un des premiers d'entre nous. Et ses défauts, puisqu'il en a eus, comme nous tous, n'ont été que le revers des vertus qui ont fait de lui, dans les lettres comme dans l'exercice de sa haute charge de directeur général des Beaux-Arts, un modèle de loyauté et d'intégrité.

Séance publique du 25 Octobre 1924

---

## LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE RONSARD

L'Académie a consacré, le 25 octobre, une séance publique à la célébration du quatrième centenaire de la naissance de Ronsard.

M. Jules Feller, directeur, présidait.

Avaient pris place au bureau : M. Pierre de Nolhac, de l'Académie française ; M. Valère Gille, vice-directeur ; M. Gustave Charlier ; M. Vanzype, secrétaire perpétuel.

M. Nolf, ministre des Sciences et des Arts ; le baron Ruzette, ministre de l'Agriculture et des Travaux publics, assistaient à la séance.

---

### Discours de M. Valère Gille

*Messieurs de l'Académie,*

*Mesdames, Messieurs,*

Il nous est apparu qu'il convenait, à nous aussi, d'honorer Ronsard. Les raisons particulières que nous avons de cette commémoration, vous seront exposées tout à l'heure par notre savant collègue M. Charlier. Je ne veux que rendre, ici, l'hommage que tous les poètes doivent à celui qui fut appelé le Prince des Poètes.

Honorer Ronsard, Messieurs, c'est honorer l'Humanisme. Il en est la fleur la plus brillante du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est le pre-

mier qui ait rendu sensible, dans sa grâce ou dans sa beauté, la pensée antique.

J'aime à le voir, ainsi que le représentèrent ses contemporains, beau, de grande allure, un noble et fier visage encadré d'une barbe crespelée de jeune dieu, cuirassé d'or, drapé d'un manteau de pourpre qui se rattache sur l'épaule, et le front ceint du laurier du triomphateur.

En ce pompeux appareil, il s'avance d'un pas assuré. Il a gagné la vallée de la Loire, dont les beaux horizons et les paysages légers, lui conseillent déjà la sagesse et la douceur de vivre. Il va à la rencontre des dieux.

Voici qu'au détour de la route, en un lieu ouvert où le fleuve nonchalant trace, au pied des coteaux, une courbe harmonieuse et vaste, le cortège des Immortels apparaît. Il est conduit par Pétrarque qui l'a guidé à travers les jardins toscans.

Apollon citharède mène le chœur des Muses. Les Grâces ont cueilli, aux bords des chemins, la fleur de l'acacia. Toutes les divinités de l'Olympe se pressent sur leurs pas. Bacchus, la barbe emmêlée, admire les vignobles qui escaladent les collines, et la Nymphe, prête à fuir, jette un regard pudique sur les saules buissonneux. Mais Ronsard sourit avec plus de complaisance à Vénus et à Adonis. Il songe que sont heureux les hommes qui ont mérité de pareilles divinités, et il est prêt à adorer Cérès qui les blés nous apporte, Bacchus qui reconforte le cœur des hommes, Neptune..., et de s'éjouir avec les Faunes, les Pans et les Nymphes des eaux. Que la terre est belle ! La vie est en fleur.

A son tour s'avance le chœur des Héros et des Poètes. Parmi eux, Ronsard a reconnu Homère et Aristophane, Eschyle et Pindare, Théocrite et Anacréon, Horace et Virgile. Pindare surtout le subjugue et le trouble. Il l'écoute avec une

certaine gravité, car il est un élève docile, docte et même doctoral. Il est bon écolier, appliqué, sérieux, jamais gai, mais parfois de belle humeur. Aussi converse-t-il plus volontiers avec un bon vieillard qui déjà lutine quelque belle fille du pays, Jeannette ou Margot, en remplissant sa coupe des vins nouveaux de Touraine ou d'Anjou, dans laquelle il effeuille des roses. C'est Anacréon.

Ronsard goûte la splendeur des choses et recueille le noble enseignement de l'antiquité. Il prend conscience de la dignité humaine ; il reçoit la révélation de l'Art, de l'ordre, de la mesure, de l'harmonie. Les conceptions élevées, les compositions ordonnées le ravissent. La liberté lyrique l'exalte. Mais la sage Minerve s'approche et lui murmure : « Ni trop haut, ni trop bas ». Elle lui apprend qu'il faut « resserrer la main qui bouillonne d'écrire », et que la raison doit présider à ses écrits.

Ronsard se souviendra de ces conseils ; il s'efforcera d'être un poète raisonnable, et sera parfois un poète raisonneur.

Enseigné par les dieux, Ronsard, à son tour, nous apporte son enseignement. Dans le trouble où se débat le monde littéraire d'aujourd'hui, recueillons-le avec plus de ferveur. Il nous apprend que, pour être l'éternel honneur des Muses, il faut travailler de longues années, être longtemps et sans honte un écolier studieux. Le métier ne s'acquiert que lentement et au prix d'un rude effort. Imposez-vous, nous dit-il, une discipline sévère ; corrigez-vous sans cesse ; ayez à vos côtés un conseiller fidèle. Étudiez les auteurs de l'antiquité. Ne les imitez pas servilement, mais pénétrez-vous de leur esprit. Sans doute vous aurez à lutter ; acceptez la lutte. Le but à atteindre est noble. Mêlez-vous aux hommes de votre temps. Mais souvenez-vous toujours que l'art doit être votre seul

amour. Il est une religion à laquelle il faut tout sacrifier. Inscrivez ce vers en tête de vos livres :

L'honneur, sans plus, du vert laurier m'agrée.

Soyez fier du destin que vous ont fait les dieux. Portez haut la parole, même devant les grands de la terre.

Il ajoute : Aimez toujours le beau parler de France, de la France aux belles villes ; défendez-le ; pensez à l'illustrer ; qu'il soit à l'honneur à l'égal des langues grecque et latine.

Et surtout aimez avec orgueil la Patrie.

Cette dernière leçon, Messieurs, est celle qui nous est le moins nécessaire : nous l'avons prouvé le 4 août 1914.

Voilà ce qu'avait appris, voilà ce que nous enseigne Ronsard. Mais les Muses ne prodiguent leur enseignement qu'à ceux qui en sont dignes. Or, Ronsard en était digne ; il était né Poète :

« Je n'avois pas douze ans, qu'au profond des vallées  
 » Dans les hautes forêts, des hommes reculées,  
 » Dans les antres secrets, de frayeur tout couverts,  
 » Sans avoir soin de rien, je composais des vers ».

Si l'antiquité éduqua sa raison, la Nature avait éduqué son cœur. Il avait rêvé sous les chênes ombrageux de sa chère forêt de Gastine, ou couché sur les bords fleuris de sa fontaine Bellerie.

Le monde, à lui aussi, apparaissait comme dans un réveil. Sans doute on avait, avant lui, chanté les grâces conventionnelles du printemps ; mais lui, c'est toute la vie qu'il chante, et la vie dans sa fonction la plus sacrée, l'Amour, et qu'il mettait même au pluriel.

Le grand souffle de la Renaissance a apporté à la France tous les parfums de l'Hymette ; il a déchiré les voiles qui obscurcissaient la terre. Un émoi confus remplit le cœur émerveillé de Ronsard. Un dieu le possède, et dans cet enthousiasme

il est pris d'une divine frénésie. Sa voix, frisson musical de l'âme, après quelques balbutiements, s'affermit, s'élève, s'amplifie, tend vers le chant qui est la suprême expression du lyrisme.

Non seulement les choses se sont réveillées dans la lumière heureuse, mais les mots aussi, car, comme l'a dit Victor Hugo, les mots sont des êtres vivants. Au souffle de Ronsard, ils s'animent. Les voici, pareils à de fiers adolescents et à de belles jeunes filles. Un instant éperdus, ils se cherchent et se prennent par la main. Ils tressaillent d'ivresse. Déjà ils se balancent harmonieusement ; puis le rythme se dessine. Ils frappent le sol d'un pied cadencé. La ronde se forme. Ils dansent avec des bondissements fougueux ou légers : c'est l'ode libre, ou l'ode immobilisée un instant dans une attitude de suprême beauté, le sonnet.

Oui, Messieurs, Ronsard fut le premier grand poète lyrique de la France, celui qui fit chanter le vers ; et c'est là son honneur. Mais ce fut aussi sa disgrâce.

Il meurt, et déjà les temps sont changés. Un nouvel ordre se forme qui prendra ombrage de cette liberté individuelle apportée par la Renaissance, et qui était l'essence même de la poésie lyrique. L'État se consolide ; la France centralise.

Le poète ne s'appartient plus ; il se doit à la chose publique. Comment pourrait-on encore être lyrique, si le lyrisme n'est qu'une façon émouvante, parfois jusqu'au sublime, d'être égoïste ?

Malherbe, qui flatte le pouvoir, a biffé tout Ronsard. Il obéit aux nécessités de son temps et aussi, il faut bien le dire, à un ressentiment personnel. L'atrabilaire Malherbe ne pardonnait pas à Ronsard d'avoir été proclamé le Prince des Poètes, lui qui n'était que le Poète des Princes.

Mais le jugement de Malherbe, accepté par Boileau et — ce qui m'étonne et m'afflige —, par La Fontaine qui, j'en suis

certain, et c'est là son excuse, ne l'avait jamais lu (sans cela il eût couru la Ville criant : Avez-vous lu Ronsard ?), ce jugement sévère ne fut qu'un jugement de circonstances sociales.

La poésie lyrique ne pouvait plus guère fleurir à cette époque en France. En vain le dernier grand poète lyrique, Corneille, qui cite Ronsard dans l'avertissement de *Mélie*, veut ouvrir ses larges ailes : Richelieu veille.

Il faudra attendre une nouvelle Renaissance, celle de 1830, pour remettre Ronsard en honneur. Les Romantiques se reprennent à l'admirer ; les Parnassiens, qui prolongent les Romantiques, les corrigent et qui ont plus d'érudition et peut-être plus de goût, ayant plus de raison, célèbrent en lui le parfait ouvrier.

Parmi les poètes je ne vous citerai ni Sainte-Beuve, ni Banville, ni Glatigny, ni Coppée, ni Bourget, ni Sully-Prudhomme, ni M. Henri de Régner ni, chez nous, M. Albert Giraud.

Mais, puisqu'en ce jour nous avons l'honneur de voir siéger à nos côtés l'éminent académicien français, M. Pierre de Nolhac, qu'il me soit permis de vous lire le sonnet qu'il composa en souvenir des amours de Ronsard et d'Hélène.

#### Sonnet pour Hélène

Lorsque Ronsard vieilli vit pâlir son flambeau  
Et connut le néant des gloires passagères,  
Il voulut échapper aux amours mensongères  
Et d'une chaste fleur couronner son tombeau.

Faisant don de sa Muse et de son cœur nouveau  
A la jeune vertu d'Hélène de Surgères,  
Il confia ce nom à des rimes légères,  
Et son dernier amour ne fut pas le moins beau.

Ils se plaisaient ensemble à fuir les Tuileries,  
Et devisaient d'Amour sur les routes fleuries,  
D'Amour, honneur des noms qu'il sauve de périr.

Le poète songeait — triste qu'elle fût belle,  
Alors qu'il était vieux et qu'il allait mourir ;  
— Mais elle, souriait, se sachant immortelle.

Je vous ai surtout parlé de Ronsard, poète lyrique. Il ne fut pas que cela. Il ambitionna aussi d'être un poète épique ; il fut didactique, orateur, élégiaque, bucolique, philosophique, satirique. C'est qu'il obéissait également à la raison et à sa sensibilité. Il est à la fois individualiste et anti-individualiste, lyrique et raisonneur.

Il est la double source qui donnera naissance aux deux grands courants littéraires de la poésie française, le noble fleuve classique et l'impétueuse torrent romantique. C'est ainsi qu'il est le père des poètes, de tous les poètes, même des mauvais.

Dans un vers qui sonne comme un vers de Vigny, il a dit :

Vous êtes tous issus de ma muse et de moi.

Ce vers s'adressait aux poètes de son temps. Pour nous, il s'adresse à tous ceux qui vinrent après lui, à ceux qui l'ont célébré, comme à ceux qui l'ont attaqué, et qui n'étaient que ses mauvais fils.

Il fut — je l'ai dit en commençant — la fleur la plus brillante de l'humanisme au XVI<sup>e</sup> siècle. Mais, en lui rendant cet hommage, pourquoi faut-il que notre pensée soit soudain attristée ? C'est que je songe, c'est que vous songez aussi, que la fleur la plus brillante de l'Humanisme contemporain, vient de se faner.

Nous célébrons Ronsard ; nous pleurons Anatole France... Mais la douleur des hommes passe ; l'Art demeure. Imaginons

plutôt que dans les Champs élyséens où Ronsard rêvait de goûter la saison immortelle, Anatole France écoute, sans malice cette fois, mais grave devant la Beauté, Banville, éternellement jeune, chanter sur le mode cher à l'amant d'Hélène :

Mais moi, vêtu de pourpre, en d'éternelles fêtes  
 Dont je prendrai ma part,  
 Je boirai le nectar au banquet des poètes  
 A côté de Ronsard.

C'est la grâce, qu'en terminant, je souhaite à tous nos poètes.

#### Lecture par M. Gustave Charlier

##### *Ronsard et la Belgique.*

Pour que sa gloire soit ici célébrée, sans doute aurait-il suffi que Pierre de Ronsard ait été le grand poète que chacun sait... Réveiller de leur sommeil les dieux de l'Olympe, les satyres bondissants et les nymphes bocagères ; rendre au lyrisme français la pleine conscience de son sérieux, de sa grandeur et de sa noblesse ; lui frayer des voies nouvelles, l'enrichir de genres inédits, ouvrir à l'expression poétique des possibilités indéfinies de rajeunissement et de progrès ; joindre enfin à tous les préceptes l'admirable exemple d'une œuvre multiple et diverse, tour à tour d'une inspiration hautaine ou d'un charme délicieux, tantôt pathétique et tantôt ravissante, mais émouvante toujours d'humaine sincérité, et comme toute pénétrée du triple sentiment de la beauté, de la nature et de l'art : voilà bien, semble-t-il le rôle de Ronsard dans l'histoire des lettres françaises, et nul n'en conteste plus aujourd'hui l'importance ni le bienfait.

Nous pouvions donc nous croire fondés à apporter à notre tour, au grand Vendômois, l'hommage de notre admiration. Nous nous trompions, et des voix autorisées ont daigné nous avertir de notre erreur. « Pourquoi, nous ont-elles dit, pourquoi Ronsard et non Racine ou Hugo ? Aussi bien, nul de ces noms n'a rien de belge, et, d'un point de vue national, ils nous sont tous étrangers. » A quoi nous

répondons : « Rien ne nous est étranger de ce qui a porté au loin le renom de cette langue et de cette civilisation françaises, que nous avons reçu mission de propager et de défendre. Rien ne nous est étranger de ce qui fait le pacifique orgueil de la grande nation à laquelle nous attachent à jamais et la communauté de pensée et de culture et le souvenir du sang versé pour une juste cause. Molière et Racine, Lamartine et Hugo, mais oui, tous ont droit à notre respect et à notre reconnaissance. L'occasion seule nous a manqué pour en témoigner jusqu'ici, mais nous saurons, à notre heure, évoquer leur glorieux souvenir. Et tant pis si c'est une faute ! Car nous sommes très décidés à la commettre le plus souvent que nous le pourrons ! »

Pour Ronsard, toutefois, d'autres raisons encore autorisent notre audace. Sans vouloir le moins du monde le disputer aux bords de son Loir natal, la Belgique a cependant le droit de proclamer qu'il existe, de lui à elle, plus d'un rapport direct et plus d'une étroite relation. « Ronsard et la Belgique », ce n'est nullement un sujet vide de réalité ni de sens. Peut-être n'est-il pas inutile qu'on l'esquisse sommairement ici. Car c'est une grande misère que l'histoire littéraire de nos provinces soit négligée, oubliée, méconnue, et ignorée de ceux-là mêmes qu'on devait croire mieux informés.

## I

Et d'abord il a passé par chez nous... A peine était-il dans sa quinzième année, et déjà il avait derrière lui toute une carrière de courtisan. Page du prince Charles d'Orléans, troisième fils de François I<sup>er</sup>, il avait ensuite été attaché à sa sœur, Madeleine de France, qui venait d'épouser le roi d'Écosse Jacques V Stuart. Il avait suivi dans son royaume cette mélancolique princesse, qui mourut de son son exil avant même d'être couronnée. Rentré en France, Vendômois — car tel était son nom de page <sup>(1)</sup> — reprit à l'automne de 1538 le service de Charles d'Orléans.

Il n'y devait pas jouir longtemps d'un repos qu'il avait cependant bien gagné, après la campagne de Provence et le long voyage d'É-

<sup>(1)</sup> Voir Paul Laumonier : *Ronsard et l'Écosse*. (*Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1924, p. 412).

cosse. Son maître ne tarda guère à lui imposer de nouvelles courses au delà des frontières. Mais lui-même l'a raconté dans ses vers :

« Long temps à l'Escurie en repos ne me tint  
Qu'il ne me renvoyast en Flandres et Zélande  
Et depuis en Escosse... » (1).

Entendez qu'il fut adjoint à Claude d'Humières, seigneur de Lassigny, écuyer d'écurie du Dauphin, qui quittait Saint-Germain-en-Laye le 24 décembre 1538, se rendant en toute diligence au pays de Flandre et de là en Écosse. Une mission importante l'appelait auprès de Jacques V. Il était porteur, disent assez mystérieusement les *Actes de François I<sup>er</sup>*, de « lettres concernant certaines affaires importantes » (2). Mais il lui fallait au préalable passer par la Flandre pour y remettre des lettres de créance à la gouvernante Marie de Hongrie.

Quelle mission précise allait-il remplir auprès d'elle ? Les textes n'en disent rien, et les archives demeurent, sur ce point, obstinément muettes. Il n'est pas impossible, cependant, de risquer, à ce propos, une conjecture acceptable. A cette date de décembre 1538, nous sommes en pleine période de négociations, parfois épineuses, entre le roi de France et l'Empereur. Ces deux grands rivaux avaient scellé l'été précédent, à Aigues-Mortes, une réconciliation apparente, et depuis lors on cherchait laborieusement les bases d'un accord définitif. Marie de Hongrie s'y employait de son mieux. Au mois d'octobre, elle rencontra à Cambrai Élisabeth d'Autriche ; les deux reines allaient de concert trouver François I<sup>er</sup> à La Fère, et elles ne le quittaient point sans emporter la promesse d'avoir à Cambrai une nouvelle entrevue, fixée au 7 janvier et destinée à aplanir les dernières difficultés. Le mois suivant, la régente des Pays-Bas recevait le sieur de Saussac, porteur d'une lettre autographe du roi de France, qui nous est conservée (3), et il y a trace d'une autre ambassade auprès d'elle, celle de M. de Canne, qui doit sans doute se placer vers la même époque (4).

(1) *Oeuvres*, édition Laumonier-Lemerre, t. IV, p. 97.

(2) *Catalogue des Actes de François I<sup>er</sup>*, t. VIII, p. 207, n° 31170.

(3) Elle est publiée dans le *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 2<sup>e</sup> série, t. VII, p. 141.

(4) *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 3<sup>e</sup> série, t. I, p. 155.

Or, il est une stipulation qui revient constamment dans tous ces projets d'entente. C'est celle d'une alliance matrimoniale entre les deux maisons de France et d'Autriche : Charles d'Orléans épouserait l'archiduchesse Anne, deuxième fille de Ferdinand, roi des Romains, laquelle recevrait en dot le Milanais. Ce mariage, décidé en principe dès les pourparlers de Mouzon, avait été tenu pour chose arrêtée lors de la trêve de Nice (1). Charles-Quint l'acceptait encore comme une des bases de l'accord à conclure dans sa déclaration du 22 décembre 1538. Ce fut seulement dans le courant de l'année suivante que l'on substitua l'infante Marie à la fille du roi des Romains (2).

Ainsi s'explique, sans doute, que François I<sup>er</sup> ait cru devoir adjoindre à son envoyé un page de Charles d'Orléans. Et peut-être le bon Pierre de Marcassus ne fait-il qu'interpréter naïvement un fait exact en soi lorsqu'il déclare, dans son commentaire aux poésies de Ronsard, que celui-ci passa en Flandre « pour quelques paroles de créance que le duc d'Orléans envoyoit à sa maîtresse, nièce de l'Empereur » (3).

Ce qui importerait davantage, ce serait de savoir quelles impressions le poète a rapportées de son voyage à travers notre pays. Notons d'abord que ce voyage a dû être assez court. Parti le 24 décembre, Ronsard n'a pu arriver chez nous avant les derniers jours de 1538. D'autre part, c'est le 22 janvier suivant qu'il débarque en Écosse, venant de Zélande, après une traversée orageuse. Tout compte fait, il n'a guère pu passer en Belgique plus d'une quinzaine de jours. Qu'importe s'ils ont été bien employés, et si l'adolescent qu'il était alors a pu en emporter d'inoubliables souvenirs. Il est permis de le conjecturer sans excès de témérité. Pour éviter tout soupçon de complaisance, je me bornerai, sur ce point, à citer une page d'un érudit dont on peut dire qu'il a consacré sa vie au poète

(1) H. Baumgarten, *Geschichte Karls V.*, t. III, p. 235 et 243.

(2) Voir Ch. Paillard, *Le voyage de Charles-Quint en France (Revue des questions historiques, t. XXV, p. 522)*.

(3) On voit combien se trompe M. Henri Longnon lorsqu'il assure que « le duc d'Orléans n'a jamais eu comme maîtresse (même au sens du XVI<sup>e</sup> siècle) une fille de Ferdinand I<sup>er</sup>, roi de Hongrie » et que ce n'est « qu'à partir de 1544 que le duc d'Orléans eût pu envoyer à « sa maîtresse » un ambassadeur personnel ». (*Pierre de Ronsard, Essai de Biographie*, Paris, 1912, p. 106, note).

des *Amours* ; j'ai nommé M. Paul Laumonier, un maître entre les « ronsardisants ».

« Personne, écrit-il, n'a remarqué quelle importance ce voyage des Flandres dut avoir dans la formation du génie de Ronsard, quels souvenirs et quelles images il y recueillit ; personne n'a rappelé qu'il eut là des visions analogues à celles qui hantèrent le cerveau de son auteur favori, Jean Le Maire, natif du Hainaut et historiographe de Marguerite d'Autriche, et que son œuvre, au reste ni plus ni moins païenne, a conservé des traces certaines de l'opulence, de la luxuriance verbale des rhétoriciens flamands.

» Sur ce marché colossal de l'Europe, dans ces cités florissantes, habituées aux spectacles féeriques par les ducs de Bourgogne, la sève de la Renaissance débordait autant qu'à Lyon ou dans les villes d'Italie. Ce peuple de marins, d'agriculteurs, de commerçants, d'industriels, ce peuple ingénieux et actif, ami du lucre et du confort, valait alors et dépassait même les Génois et les Vénitiens. Dans l'art de la musique, les Flamands étaient les premiers du monde civilisé comme chanteurs et instrumentistes ; pour le goût des fêtes, organisées par les « Chambres de rhétorique », des kermesses, des défilés somptueux, des parades en costumes riches et voyants, ils n'avaient pas leurs maîtres ; leurs peintres étaient connus dès longtemps pour leur réalisme, la plénitude de leur relief, la force de leur coloris ; leurs architectes avaient atteint dans le gothique le comble de la variété et de l'expression ; à Bruges, à Gand, à Anvers, à Louvain, à Malines, à Bruxelles, formes, couleurs et sons, contrastes, nuances et harmonies, tout était fait pour charmer les yeux et les oreilles de notre voyageur » (1).

Cette page, vieille de plus de vingt ans, son auteur ne la renie aucunement aujourd'hui, et il m'assurait naguère qu'il ne voyait rien à en retrancher. Préfère-t-on cependant, si tentante que soit la conjecture, ne pas abandonner le terrain solide des textes, ceux-ci offrent encore matière à plus d'une déduction qui confirme la thèse d'une influence belge sur notre poète. On sait comment sa verve ingénieuse emprunte aux « arts utiles » des termes techniques et de frappantes images. Or, — la remarque est encore de M. Laumonier — quelle occasion avait-il eue de saisir l'importance de la vie

(1) *Revue de la Renaissance*, t. I (1901), p. 191-192.

industrielle, sinon celle que lui offrait son passage par nos cités, toutes bourdonnantes alors de la rumeur multiple de leurs métiers ? A tout le moins, son bref séjour dans nos provinces aura pu lui apprendre qu'il existait, au delà des frontières françaises, des populations qui parlaient une langue proche de la sienne, une langue dont l'archaïsme même devait lui paraître vénérable. Et cette révélation lui a peut-être dicté cette phrase de la préface de la *Franciade* : « Je t'advertis de ne faire conscience de remettre en usage les anti-ques vocables, et principalement ceux du langage Wallon et Picard, lequel nous reste par tant de siècles l'exemple naïf de la langue françoise, j'entends de celle qui eut cours après que la Latine n'eut plus d'usage en notre Gaule » (1).

De ces populations mêmes, si variées pourtant, il a une idée plus nette que ne l'a d'ordinaire l'étranger même lettré. Il ne les confond point entre elles, et il sait entre quels menus états elles se répartissent. En 1568, dans son *Élégie à Nicolas de Nicolay*, il évoque ainsi les « nations prochaines » qui bordent vers le Nord le domaine français :

« Ceux qui vont habitant les bourguignonnes plaines,  
Hennuyers, Brabançons, Liégeois et Flamands » (2).

Comté de Hainaut et duché de Brabant, principauté de Liège et comté de Flandre, en vérité le poète n'oublie rien de l'essentiel. Admirable concision qui ramasse de la sorte et condense en un distique les noms des quatre principaux états qui, groupés sous le sceptre des ducs de Bourgogne, apparaissent comme une préfiguration de la Belgique moderne. Et c'est encore là, n'en doutons point, une exacte notion que Ronsard devait à son expérience de voyageur.

## II

Inspirations d'art, audaces de vocabulaire, précisions géographiques, tout ce que le poète a rapporté de son séjour en Belgique, il a pu le raviver dans son souvenir par ses entretiens avec certains de ses amis, qui étaient de chez nous.

Les troubles qui déchirèrent nos provinces au XVI<sup>e</sup> siècle eurent cet effet, parfois heureux, de pousser nos écrivains à quitter le sol

---

(1) *Oeuvres*, édition, Laumonier-Lemerre, t. VII, p. 94.

(2) *Oeuvres*, édition, Laumonier-Lemerre, t. VI, p. 420.

natal. Les uns fuyaient ou devançaient la persécution ; les autres cherchaient simplement la paix propice aux Muses. Il en est peu, parmi nos lettrés d'alors, qui n'aient dû faire des séjours plus ou moins longs en France, en Angleterre ou dans les régions rhénanes. Réfugié aux bords du Mein, l'humaniste bruxellois Aegidius Perian-der rappelait en termes touchants ces malheurs de son pays en recommandant un de ses compatriotes, Pierre Meyer, à la générosité du patricien francfortois Conrad Weis, qui était son propre Mécène. « Tu sais, hélas ! s'écriait-il, quels tristes orages ont chassé au loin les Brabançons. Les voilà, les malheureux, jetés sur divers rivages, forcés d'abandonner leurs foyers et leur patrie. Qui donc ne verserait des larmes d'épouvante au spectacle de la ruine si complète d'un grand pays ! » (1). Il se fait que, parmi ces exilés, plusieurs connurent Ronsard, furent appréciés de lui et s'associèrent dans quelque mesure à la glorieuse entreprise qui allait doter la France d'un lyrisme nouveau. Et c'est là un autre et puissant lien qui rattache le grand poète à la Belgique, dont il a su distinguer et mettre à leur rang quelques-uns des meilleurs enfants.

Je n'en sais point qui ait été plus près de son cœur que notre Louis Des Masures. C'est que ce Tournaisien était sensiblement son égal en âge. C'est aussi que leurs relations remontaient très haut, à l'époque même où s'initiait encore aux lettres le jeune gentilhomme vendômois. Dès 1543, Des Masures se trouvait à Paris où il portait le titre de « secrétaire de Monseigneur le Cardinal de Lorraine » (2). Il n'allait pas tarder à entrer dans ce cercle d'humanistes épris de poésie qui se réunissaient chez Jacques Peletier du Mans, et dont le petit groupe peut passer pour une première ébauche de ce qui devait plus tard s'appeler la Pléiade. Leur hôte et ami,

(1) « Scis, heu, quam miseris sint tempestatibus acti  
Qui Brabantiacas incolere domos.

Ah ! miserum, miseri varias mittuntur in oras,  
Coguntur patrii linquere tecta soli.

Quis non exanimis lachrymas e pectore promat  
Cum videat magni tanta ruina soli ».

(*Hortus Amorum tertius*. Francfort, 1567, in 8°, fol. 95 v°. Pièce datée du 15 août 1567).

(2) C'est ainsi qu'il signe, cette année même, en tête du *Quatrième Livre d'Amadis* (Paris, Jean Longis), un dizain qu'il a négligé de recueillir dans ses *Oeuvres poétiques* (Lyon, Jean de Tournes, 1557).

qui était aussi leur aîné, était connu déjà par ses travaux mathématiques et par sa version de l'*Art poétique* d'Horace. Il y avait là un jeune avocat en Parlement, Robert de la Haye, qui allait collaborer au *Tombeau de Marguerite de Navarre* et prendre place dans la Brigade des novateurs. On y rencontrait aussi Théodore de Bèze, qui n'avait pas encore opté pour l'austérité huguenote et dont la verve salace s'ébrouait à l'aise dans les vers latins de ses *Juvenilia*. Ronsard, enfin, y fréquentait, et, tout un hiver, il délaissa son logis pour mieux suivre chez Peletier ces doctes entretiens, où déjà s'agitait la question d'une réforme de la langue, de l'orthographe et de la poésie elle-même. C'est là qu'il dut connaître Des Masures et que se noua entre eux une amitié que rien ne put relâcher. La même année 1547, ils firent l'un et l'autre leurs débuts : le Tournaisien par deux livres de sa traduction de l'*Énéide*, le Vendômois par une première ode insérée dans les *Œuvres poétiques* de Peletier.

Comment auraient-ils perdu le souvenir de ces jours d'ardente jeunesse et de commun noviciat littéraire ? Ronsard, en tout cas, n'en avait rien oublié, et, près de treize ans plus tard, il les rappelait encore avec émotion à son compagnon d'alors :

« Masures, tu m'as veu, bien que la France à l'heure  
Encor' ne m'enroloit entre les bons esprits,  
Et sans barbe et barbu, j'ay releu tes escrits  
Qui engardent qu'Enée en la France ne meure. »

Tout le petit cénacle de Peletier s'évoquait à sa pensée, et il ne pouvait taire son regret de l'avoir vu si vite et si lamentablement dispersé :

« Ah ! que je suis marry qu'encore ne demeure  
En France ce troupeau divinement appris  
Qui, sous le Roy François, pour emporter le pris,  
Chantoit à qui mieux mieux d'une Muse meilleure.

Pour une opinion, de Bèze est deslogé.  
Tu as, par faux rapport, durement voyagé  
Et Peletier le docte a vagué comme Ulysse.

Phœbus, tu ne vaux rien, et vous ne valez rien,  
Muses, jouët à fols, puisqu'en votre service  
Voz servans n'ont receu que du mal pour du bien » (1).

(1) *Œuvres*, t. II, p. 20.

Peu s'en fallut que Des Masures ne fût au nombre des jeunes poètes qui allaient répondre à l'appel enthousiaste de Du Bellay et piller, au profit de la muse française, les « sacrez trésors » des deux antiquités. L'amitié de Ronsard l'eût certes désigné pour être de la « brigade des bons », et la Belgique aurait eu de la sorte un représentant dans la Pléiade. Il n'y eût point fait tache. Son réel talent n'eût pas trop pâli à côté du génie de deux maîtres du chœur, et il eût honorablement tenu sa place au second rang, aux côtés de Belleau, de Jodelle et de Baïf.

Un destin jaloux l'écarta soudain de cette voie glorieuse. Au début du règne de Henri II, Des Masures eut le malheur de prêter le flanc à une accusation d'intelligence avec l'ennemi. En butte à la colère royale, il lui fallut, pour éviter le pire, quitter en hâte Paris et la France. Il se réfugia d'abord en Lorraine, puis, par Genève et la Suisse, il passa en Italie, qu'il parcourut en tous sens, poussant même jusqu'en Sicile. Fixé à Rome, il y rencontra le cardinal Jean de Lorraine, qui sortait du conclave où venait d'être élu Jules III. Il se laissa convaincre par lui de rentrer en France, mais il éprouva bientôt que l'heure de la réparation n'avait pas sonné pour lui. C'est pourquoi, il fut s'établir à Nancy, puis à Saint-Nicolas, près de Metz, et c'est dans cet exil qu'il devait mourir en 1574 <sup>(1)</sup>,

Séparé de son ami par les circonstances adverses, Des Masures n'en prit pas moins sa part de la campagne poétique qu'il avait entamée, et ses publications vinrent seconder les efforts de l'école nouvelle. Il mettait au jour, en 1557, le double recueil de ses poésies françaises et latines, en 1560, sa traduction de l'*Énéide*, enfin achevée et complète, et, cinq ans plus tard, sa trilogie de *David*, qui le classe en bon rang parmi les auteurs tragiques de la Renaissance.

Ronsard applaudissait à ces travaux ; il ne ménageait à son ami de jeunesse ni les encouragements, ni les hommages. Quand il retira à Pierre de Paschal la dédicace de l'*Hymne de la Morl*, ce fut au poète tournaisien qu'il l'offrit. Il lui dédia de même tout le cinquième livre de ses poèmes et lui adressa l'émouvant *Discours* où il se défend contre les accusations des Réformés et où il évoque le cher fantôme de Du Bellay.

---

(1) Sur la biographie de Des Masures, voir Lecouvet, *Tournay littéraire* (Gand, 1861) et Haag, *La France protestante*, 2<sup>e</sup> édition, t. V, col. 336-345. La source principale est l'*Épître au Cardinal de Lorraine* qui ouvre le recueil des *Oeuvres poétiques*.

Et cependant Des Masures était, depuis 1558, passé au protestantisme, qu'il professa jusqu'à sa mort. Et cependant Ronsard, devenu le champion de l'orthodoxie catholique, faisait d'ordinaire grise mine à ceux de ses amis qui militaient dans l'autre camp. Rien n'atteste mieux la profondeur de son affection pour notre compatriote que l'attitude toute différente qu'il prit à son endroit. Avec Grévin, il rompit violemment et « ôta son nom de ses écrits ». A Robert de la Haye, il retira les éloges qu'il lui avait précédemment accordés. Rien de semblable pour Des Masures : il lui conserva toujours les poèmes qu'il lui avait dédiés et n'en retrancha jamais rien. Pourtant, il ne pouvait guère ignorer, en 1560, une conversion alors connue de tous. Ce n'en est pas moins à lui qu'il adressait encore, cette année même, ce *Discours* qui était, à sa manière, une sorte de profession de foi. Qu'en faut-il conclure, sinon que, dans le cas de Des Masures, la ferveur d'une vieille amitié avait été assez puissante pour étouffer chez le grand poète toute rancune de partisan ?

A côté de ce Tournaisien, un Gantois sut aussi mériter l'attention et la sympathie de Ronsard. A vrai dire, Charles Utenhove était moins un poète qu'un savant humaniste. Il émerveillait ses contemporains par ses dons de polyglotte qu'un de ses amis célébrait avec une admiration peu déguisée :

« Tu as acquis le latin  
Pour t'enrichir du butin  
De la faconde Italicque,  
Le doux François, et avec  
L'Alemant, Caldée et Grec  
Et le mistique Ebraïque » (1).

Cette science de philologue, Utenhove l'a doublement attestée, et par les vers latins de ses *Xenia*, et par son recueil d'épithames en douze langues à la gloire de Henri II. Elle lui valut d'être admis, tout jeune encore, dans la docte maison de l'humaniste Jean de Morel. Cet ancien élève d'Érasme n'hésita pas à le charger de l'éducation de ses trois filles, Camille, Lucrece et Diane. Confiance bien placée, car Utenhove se révéla le meilleur des précepteurs. Ses

---

(1) *Le premier livre des Odes de Charles de Rouillon*, Anvers, Christophe Plantin, 1560, fol. 70 v<sup>o</sup>.

élèves firent bientôt de leur maison, comme l'a constaté M. de Nolhac, « l'esquisse, en plein XVI<sup>e</sup> siècle, de l'Hôtel de Rambouillet » (1). Ajoutons : d'un Hôtel de Rambouillet où l'on se contentait de science solide et de bon aloi, sans verser, par surcroît, dans un excès de préciosité.

S'étonnera-t-on que le jeune Gantois, passant ses jours dans ce milieu lettré, ouvert à tous les talents, y ait contracté de flatteuses amitiés et ébauché de glorieuses relations? La liste de ses correspondants et de ses intimes comprend à peu près toutes les illustrations des lettres françaises vers le milieu du siècle. Adrien Turnèbe, Pierre Ramus et Jean Dorat, dont il entendit les leçons, y représentent avec éclat l'érudition et l'humanisme. Les poètes y dominent avec Lancelot Carles et Mellin de Saint-Gelais, Grévin et Nicolas Ellain, Héroët et Remy Belleau. Mais il fut lié surtout avec deux autres auteurs qui ne sont rien de moins que les deux plus brillantes étoiles de la Pléiade : Joachim du Bellay et Ronsard.

Pour du Bellay, Utenhove fut plus qu'une simple relation. L'élegie des *Regrets* eut en lui un admirateur fervent, un confident de ses travaux, et, dans quelque mesure, un collaborateur. Il l'appela au secours, en 1559, tandis qu'il composait les vers latins de ses *Allusionnes*. Et il lui écrivait plaisamment : « Si tu ne viens pas m'aider à accoucher, j'y mettrai plus de temps que les éléphants eux-mêmes » (2).

Quant à Ronsard, il suffit de parcourir les œuvres des deux poètes pour y trouver d'éloquents témoignages de leur mutuelle affection. Invité à dîner par l'amant de Cassandre, Utenhove lui répondait par d'amusants distiques où il protestait qu'il préférerait sa compagnie au plus riche des festins : « Sans toi, les mets ne m'attirent point, mon palais devient insensible, les vins ne me sont plus que de l'eau et le repas me semble famélique » (3).

(1) P. de Nolhac. *Documents nouveaux sur la Pléiade* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, t. VI, 1899, p. 351). C'est M. de Nolhac qui a remis en lumière le nom et l'œuvre d'Utenhove en lui faisant une large part dans son beau livre sur *Ronsard et l'Humanisme* (Paris, 1921). Voir surtout pp. 215-218 et 347-349.

(2) « Verum nisi et hic mihi obstetricem praestes, vel Lucinam potius, citius Elephanti parient » J. Bellaius Ca. Utenhovie suo, Lutetiae, 1559 (*Xenia*, p. 4, à la suite du *Franciscanus* de Buchanan. Bâle, Th. Guérin, s. d. (1568)).

(3) « Te sine, non epulis capior, torpente palato,  
Te sine, vina mihi sunt aqua, coena fames ».

(Ad P. Ronsardum, cum ab eo ad coenam vocatus esset., Ibid. p. 85).

En 1557, il lui adressait un sonnet pour l'engager à traiter dorénavant des sujets religieux :

« Si tu me crois, Ronsard, des poètes la gloire, »

lui disait-il,

« Si tu me crois, Ronsard, tu changeras la muse  
De ton divin esprit à chanter désormais  
Les louanges de Dieu plus que ne fis jamais » (1).

Le grand homme ne suivit pas le conseil, mais il ne garda pas rigueur au conseiller. La preuve, c'est que, peu d'années plus tard, il sauvait son nom de l'oubli en l'inscrivant au fronton impérissable d'un de ses poèmes. Il s'agit du *Discours à M. de Foix*, que le savant gantois accompagnait dans son ambassade d'Angleterre. Ronsard y vante, dans les termes les plus flatteurs, son érudition et son style d'humaniste :

« Ton bon conseil, ta prudence et ta vie  
Seront chantés du docte Outhenovie,  
A qui la Muse a mis dedans la main  
L'outil pour faire un vers Grec et Romain » (2).

Utenhove, touché, répondit sur le champ par un sonnet. Il déclarait avoir reconnu, dans l'« ouvrage excellent » de son ami, les traces évidentes de « ce qu'on nomme Génie » :

« C'est un esprit d'Euthusiasme tout plein,  
Plein de fureur, d'un jugement bien sain,  
Plein de savoir, plein de divinité ».

Et il terminait en le proclamant :

« Sans compagnon, le premier des Poètes  
Qui sont, seront et ont oncques esté » (3).

Sans doute faut-il faire ici la part de l'hyperbole polie et du compliment obligé. Mais assez d'autres textes témoignent des sentiments d'Utenhove et de la sincérité de son admiration. Le moins éloquent n'est certes pas le sonnet qu'il adressa au comte d'Egmont

(1) *A Pierre de Ronsard, poète très-excellent.* (Ibid., p. 84).

(2) *Oeuvres*, t. III, p. 280.

(3) *Xenia*, éd. citée. p. 85.

et où deux gloires rivales se trouvent fraternellement célébrées :

« Ce Poète françois, Du Bellay, chantera  
Très doctement son Roy, très doucement sa Royné  
Ou son grand Cardinal ; son Prêlat de Lorraine  
Plus haultement Ronsard par ses vers vantera.

Chanté par Du Bellay, jamais Roy ne mourra ;  
Et vanté par Ronsard près du bord de la Seine,  
Le monde remplira de sa gloire haultaine,  
Et après son trespas plus que jamais vivra (1).

Les années passèrent. Utenhove rentra dans sa ville natale pour aller ensuite se fixer à Cologne, où il devait mourir tout à la fin du siècle. Mais aux bords du Rhin, il demeura fidèle à ses amitiés des bords de la Seine. Nous avons de lui une lettre latine de cette époque, adressée à « Ronsard, prince des poètes lyriques français ». Il lui recommande un étudiant qui va lui faire visite, évoque avec émotion le souvenir du *Discours à M. de Foix* et termine en sollicitant du grand homme la faveur d'un distique ou d'un quatrain de sa façon pour en orner une version des *Psaumes* qu'il va mettre sous presse (2). Dernier et touchant témoignage d'une amitié nouée à vingt ans, et toujours vivace et fervente aux abords de la soixantaine !

Dans cette revue des écrivains belges familiers et fidèles de Ronsard, peut-être convient-il de réserver, aux côtés de Des Masures et d'Utenhove, une modeste place à un troisième poète. Je veux parler de cet Alexandre Van den Bussche, qui signait « le Sylvain de Flandre ». Curieuse figure que celle de ce Flamand cosmopolite, qui vécut à la cour de Ferrare, rima en castillan et écrivit en français la majeure partie de son œuvre, encore, note-t-il négligemment « que plusieurs autres langues me soient plus familières » (3). Venu à Paris au temps de Charles IX, il connut, comme Ronsard, la faveur de ce roi lettré, fut ensuite protégé par la reine douairière Elisabeth d'Autriche, et surtout par son « grand maistre d'hostel », qui n'était autre que notre compatriote, le diplomate et voyageur Augier de Busbecq.

(1) *A très illustre prince Monseigneur le Comte d'Égmont (Epitaphium in mortem Henrici, Gallorum regis Christianissimi*. Paris, Robert Estienne, 1560, fol. CIII. r<sup>o</sup>).

(2) Lettre publiée pour la première fois par M. de Nolhac, *Op. laud.*, p. 217-218.

(3) *Epitomes de cent histoires tragiques*, Paris, Nicolas Bonfons, 1581, « Au Lecteur ».

Doublement déraciné, Sylvain de Flandre n'en garde pas moins des traits de race assez marqués, et l'un de nous a pu rapprocher son lyrisme de celui de Verhaeren, dans un parallèle ingénieux qui n'a que les apparences du paradoxe (1). Il reste, toutefois, que ce Flamand, qui se proclamait « heureux d'être reçu et enté comme naturel » en la nation française, avait adopté le style, le ton et la manière des poètes de 1550. Il n'est que de feuilleter ses *Poèmes et anagrammes* de 1576, ou encore le *Premier Livre de poésie française* qu'il a joint, cinq ans plus tard, à ses *Cent histoires tragiques*, pour saisir du premier coup des ressemblances évidentes et constater de très proches affinités. Comment, par exemple, ne pas rapprocher des fameux *Discours des misères de ce temps* ses *Discours poëliques des misères de ce monde* ?

Sans doute a-t-il connu et fréquenté ces poètes qu'il imite. Nous le saurions, si sa biographie n'était encore, sur bien des points, incertaine et obscure. Notons, en tout cas, qu'il était lié avec Dorat. L'ancien maître du Collège de Coqueret lui a adressé, en 1576, un distique flatteur. « Si tu ne veux pas », lui dit-il, « si tu ne veux pas, Sylvain, changer de patrie, tu peux rester Belge de nation, en poésie tu seras toujours Français » (2).

Pour Ronsard, d'autre part, nous savons par un de ses sonnets quelle admiration lui avait vouée son disciple flamand. Il y esquisse un dénombrement des grands génies poétiques du passé, pour montrer, dans le lyrique des *Amours*, leur continuateur et leur glorieux héritier. Il évoque d'abord l'*Iliade* et l'*Énéide*, puis, passant aux Modernes, il poursuit de la sorte :

« Sannazar a depuis fort bien suivi Virgile  
Et l'Arioste, après, y a forcé son style,  
Mais, comme on voit tout homme, à la fin, trespasser,

Leurs esprits sont passés au beau corps de Ronsard  
Qui s'est récompensé d'être venu plus tard,  
Car, suivant leur savoir, les a bien surpassés » (3).

Ainsi donc, un destin singulier a voulu qu'un poète belge se trou-

(1) Maurice Wilmotte, *La culture française en Belgique*, Paris, 1912, p. 43.

(2) « Sin mutare solum non vis, Sylvane, paternum,  
Belga quidem patria, carmine Gallus eris ».

(3) *Epitomes de cent histoires tragiques*. Fol. 269, v°.

vât associé à l'œuvre de la Pléiade aux divers moments de son histoire. Des Masures a assisté à ses lointains débuts, l'a vue se former et ébaucher sa doctrine. De l'excellent observatoire qu'était la maison de Jean de Morel, Utenhove a été le spectateur des luttes ardues qu'elle a poursuivies dans la fièvre de l'enthousiasme. Et elle a eu enfin, dans Sylvain de Flandre, le témoin le plus sympathique de ses années de triomphe et d'épanouissement glorieux.

### III

Quittons maintenant ces poètes exilés et rentrons en Belgique pour rechercher quel accueil y ont trouvé l'œuvre et l'exemple de Ronsard.

Ce serait toutefois pur anachronisme que de prétendre limiter cette enquête au seul territoire de nos provinces d'aujourd'hui. Les Pays-Bas espagnols comprenaient aussi, ne l'oublions pas, la Flandre wallonne, le Cambrésis et l'Artois. Ils possédaient, dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, deux centres littéraires principaux : Anvers d'abord, en raison de ses imprimeries nombreuses, Douai ensuite, où avait ouvert ses portes, en 1562, une université qui prétendait être l'université « wallonne », par opposition à l'université « thioise » de Louvain. Entre ces deux centres, les relations étaient du reste fréquentes et multiples. Des deux premiers imprimeurs fixés à Douai, l'un, Jean Boscard, venait de Louvain, mais le second était l'Anversois Balthazar Bellère. Et quand les écrivains de la Flandre wallonne ne se contentaient point de la typographie locale, c'était d'ordinaire à Anvers qu'ils allaient chercher un éditeur. Aussi bien, toute leur vie intellectuelle était-elle orientée vers le Nord. Ils se sentaient, se disaient et se proclamaient Belges. L'un d'eux se réjouissait de voir un nouveau talent poétique se révéler, et il s'écriait :

« Ha ! que je suis ravy, quand je vois nos Belgeois  
Piller heureusement ses lauriers à la France ! »

Or, celui qui s'exclamait ainsi était un Douaisien, Jean Loys, et l'auteur qu'il saluait de la sorte un « gentilhomme Lillois », Pierre de Croix <sup>(1)</sup>. On ne s'étonnera donc point si c'est d'Anvers à

<sup>(1)</sup> *Le Miroir de l'amour divin, divisé en trois livres, par Pierre de Croix, seigneur de Triètre, gentilhomme lillois.* Douay, Balthazar Bellère, 1608, Sonnet à l'auteur.

Douai, comme de Gand à Liège, que nous poursuivons cette recherche des traces de Ronsard et de son influence.

Comme il fallait s'y attendre, c'est à la docte maison Plantin que nous découvrons les plus anciennes. Dans ses *Ephémérides* de 1556, l'architypographe anversoise cite le Vendômois parmi les auteurs dont ses presses ont reproduit les œuvres. Cette année même, il imprimait, en effet, les *Amours*, *Continuation*, *Bocage* et *Meslanges*, pour le compte de deux éditeurs différents : l'un de Paris, Arnoul L'Angelier, l'autre de Rouen, Nicolas le Rous <sup>(1)</sup>.

Il mettait au jour, quatre ans plus tard, un mince volume qui s'intitulait *Le premier Livre des Odes de Charles de Rouillon*. C'est l'œuvre d'un ronsardisant enthousiaste, ami d'Utenhove et de Guillaume des Autels.

Mille ans, proclame-t-il,

« Mille ans se passeront  
Que nos enfants seront  
Émerveillés d'entendre  
La bien-disante voix  
Du divin Vendomois  
Se plaignant à Cassandre ».

A ce Vendômois, il associe plus loin un Angevin dont il ne fait guère moins de cas :

« Siècle après siècle suivant,  
Quelque homme docte et savant  
Excède ceux de son âge,  
D'autant (voire et plus encor)  
Comme le tres luisant or  
Sus l'argent a d'avantage.

Témoin est mon Ronsard,  
Duquel ja le nom s'épart  
Jusqu'à la voute du monde,  
Et du Bellai, dont la vois  
A ja tourné tant de fois  
Toute la machine ronde » <sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> Voir Max Rooses, *Christophe Plantin*, 2<sup>e</sup> édition, Anvers, 1896, p. 35, P. de Nolhac, *Op. laud.*, p. 213, et Maurice Sabbe, *Plantin et les « Amours » de Ronsard (Le Compas d'or, bulletin de la Société des Bibliophiles anversoises, Anvers, 1924)*.

<sup>(2)</sup> *Le Premier Livre des Odes de Charles de Rouillon*. A Anvers, De l'Imprimerie de Christophe Plantin, 1560, fol. 34 v<sup>o</sup> et 35 r<sup>o</sup>, 69 v<sup>o</sup> et 70 r<sup>o</sup>.

On aurait tort cependant de prendre Charles de Rouilon pour un disciple belge de la Pléiade. Encore que la *Biographie Nationale* paraisse le revendiquer pour un des nôtres, nul doute qu'il ne fût, en réalité, un compatriote de Plantin (1). Il faut voir en lui un de ces poètes français familiers de l'accueillante maison d'Anvers, comme le seront plus tard Le Fèvre de la Boëderie et Jean de la Jessée.

Le premier auteur du cru qui prononce chez nous le nom de Ronsard est un moine d'Artois, Adrien du Hecquet. Hélas ! il était peu fait pour comprendre le poète des *Odes* ! Ce frère carme apparaît comme un attardé, obstinément fidèle à la fâcheuse tradition des grands rhétoriciens. Les chants royaux et les ballades que son *Orphéide* rassemble en 1562 ne laissent pas de rappeler, par leur platitude souvent grossière et leur lourdeur pédantesque, les pires moments des Molinet et des Guillaume Cretin. Il va de soi que ce retardataire le prend de très haut avec le grand novateur. On sent, dit-il sèchement,

« On sent Ronsard plein de chardons et pointes  
Et du Latin ses muses trop près jointes » (2).

Et c'est déjà, cent ans avant l'*Art poétique*, l'injuste prévention de Boileau.

L'heure allait pourtant sonner où la Pléiade devait trouver chez nous des disciples et des émules. La région de Douai va devenir, dans le dernier quart de siècle, le siège d'une école littéraire dont la poétique s'apparente étroitement à celle des glorieux élèves de Dorat. Le mérite d'avoir propagé dans le Nord leurs idées et leurs doctrines revient sans doute à un poète dont la personnalité nous demeure plus qu'à demi énigmatique. Il s'appelait M. de Saily,

---

(1) *Biographie Nationale*, t. XX, col. 213. La nationalité de Charles de Rouilon ressort nettement de ce passage de son *Ode à Des Autels* :

« Mais quand il plut aux cieus  
Qu'en ces estranges lieux  
J'eus de toy cognoissance,  
Je fus plus esjouy  
Que si j'eusse jouy  
De nostre heureuse France ».

(2) Adrien du Hecquet. *Orphéide, œuvre excellent et singulier, contenant plusieurs Chantz Royaux, Ballades, notables inventions et matières d'Honneur et Vertu*. Anvers, Aimé Tavernier, 1562, in-12, fol. VI, r<sup>o</sup>.

était Parisien de naissance et avait, dans les troubles des guerres civiles, quitté les bords de la Seine pour les bords de la Scarpe. L'unique sonnet qui nous soit resté de lui peint précisément sa douleur au premier moment de cet exil,

« Lors que, plain de soucy, j'abandonnay la France  
Et mesmement Paris, des Muses le séjour » (1).

Or, il avait lui-même fait sa modeste partie dans le concert poétique que dirigeait Ronsard, et l'un de nos auteurs le lui rappelle en des termes qui ne permettent nulle équivoque :

... « Tu n'es heureux pour avoir veu la France,  
Mais bien pour avoir veu l'ornement des François,  
Ce Phoebéan Ronsard, ce divin Vandomois,  
Et trépnigné sous luy quand il guidoit la danse » (2).

Sans doute introduisit-il en Flandre les idées de l'école nouvelle, puisque le même rimeur le loue d'avoir, avant tout autre aux Pays-Bas, offert un asile aux Muses fuyant la « guerrière engeance » et les « intestines flames ».

La gloire t'en revient, lui déclare-t-il, à toi

« Qui guidas le premier en la Belge ces dames » (3).

Quoi qu'il en soit, force est bien de reconnaître que l'influence de la Pléiade pénètre soudain le milieu littéraire douaisien. Un poète né à Tournai, dont son père fut le gouverneur, va nous en fournir l'éclatante démonstration. En 1576, Antoine de Blondel, baron de Cuinchy, fait paraître ses *Opuscules* (4). Dès l'épître dédicatoire, il y manifeste l'intention de marcher sur les traces du « divin Ronsard », et, tout en le félicitant, son ami Henri Des Prets atteste à nouveau l'ambition de l'auteur :

.... D'ensuivre il aspire  
Ce grand Ronsard et ses œuvres insignes » (5).

(1) *Les Oeuvres poétiques de Jacques Loys*, Douay, Pierre Avroy, 1612, p. 156.

(2) *Les Oeuvres poétiques de Jean Loys*, Douay, Pierre Avroy, 1612, p. 234.

(3) *Ibid.*, p. 233.

(4) *Opuscules d'Antoine de Blondel, seigneur des Cuincis*, Douay, Jacques Boscart, 1576

(5) *Ibid.*, p. 9.

Ambition légitime, proclame Pierre de Hornes, car Blondel s'immortalise par ses vers

« Qui de près font la guerre au Pindare de France » (1).

Nul, en tout cas, qui ne le considère comme l'émule et le continuateur du maître des *Amours* :

« Si d'un Ronsard voulez la trace suivre,  
Lisez Blondel. »

Ce conseil vient d'un rimeur au nom bien flamand : Charles de Vischer (2). Et Jean Loys, à son tour, promet au baron de Cuinchy une éternelle renommée :

« Si, pour avoir chanté la rigueur de Cassandre,  
Nous voyons immortel le Vandomois Terpandre » (3).

Aussi bien, Blondel n'est-il pas le Terpandre flamand ? C'est ce qu'assure du moins son ami Olivier Manare :

« Dy le los de ce Terpandre  
Qui premier a honoré  
De ses beaux vers notre Flandre » (4).

Et à la maîtresse par lui chantée, il prédit la même immortalité qu'aux beautés célébrées par Pétrarque et Ronsard. Enfin, un Tournaisien, François Carlier, trouve le moyen d'enchérir encore sur toutes ces louanges, et il n'hésite pas à égaler le poète de Douai tout à la fois à Ronsard et à Du Bellay, à Pétrarque et à l'Arioste, à Jodelle et à Belleau (5). Eloge assurément excessif, mais qui atteste une fois de plus à quel point le souvenir de la Pléiade hantait et obsédait les imaginations de ces lettrés du Nord.

Qu'il y ait, au surplus, dans tous ces rapprochements emphatiques, une très large part d'hyperbole, nul ne peut songer à la nier. Au besoin, la seule lecture des *Opuscules* suffirait à réduire à la juste mesure ces amicales exagérations. Blondel lui-même a dû être le premier à ne pas les prendre au pied de la lettre, lui qui confesse modestement :

(1) *Ibid.*, p. 20.

(2) *Ibid.*, p. 21.

(3) *Ibid.*, p. 22.

(4) *Ibid.*, p. 221.

(5) *Ibid.*, p. 18.

## « Eloquence

N'abonde autant en moi qu'au Pindare de France » (1).

Il reste pourtant qu'à ses meilleurs moments le baron de Cuinchy ne laisse pas de rappeler son maître. On découvre dans ses vers comme un écho affaibli de Ronsard. Non pas peut-être du Ronsard dont la mélancolie si profondément humaine nous ravit encore aujourd'hui, mais du chantre souriant, passionné et si délicieusement futile des *Amours de Marie*, du Ronsard qui murmure sa plainte sur des rythmes sautillants et dont le lyrisme s'égrène en litanies amoureuses toutes fleuries de diminutifs gracieux.

De celui-là, Blondel reproduit parfois la manière avec un réel bonheur d'expression. En l'honneur de sa Marie à lui, il reprendra la comparaison traditionnelle avec la rose empourprée :

« Quand je vois sur l'épine  
La rose au matinot,  
Je pense voir (Divine)  
Ton beau teint vermeillet » (2).

Et il retrouvera de même, pour la fléchir, les accents caressants et d'une tendre afféterie dont le maître avait usé pour prier d'amour une autre Marie :

« Ma colombelle, ma belle,  
Ma fâcheuse, ma rebelle,  
Ma mignonne qui de l'œil  
Nourrit mon aise et mon deuil,  
Ma délicate ambroisie,  
Ma grâce, ma chère amie,  
Prens égard à la langueur  
De ce loyal serviteur » (3).

Autour de Blondel, viennent se grouper tous les rimeurs de la région, qui ronsardisent à l'envi, et il peut ainsi créer, le 20 septembre 1593, cette sorte d'académie amicale qui prendra le nom de « Banc poétique du baron de Cuinchy » (4). C'est Simon Ogier, de

(1) *Ibid.*, p. 91.

(2) *Ibid.*, p. 198.

(3) *Ibid.*, p. 134.

(4) Sur ces poètes de Douai, voir surtout H. Potez, *Qualis floreret apud Duacenses res poetica gallicæ scripta, quum universa schola a Philippo secundo condita vigere inciperet*, Douai, 1897.

Saint-Omer, qui ne courtise que la muse latine, mais n'en proclame pas moins l'amant de Cassandre « de loin le prince des poètes français, qui ne manquèrent jamais d'élégance » (1). C'est le Douaisien Jean Loys qui médite une *Christiade* sur le modèle de la *Franciade* (2). C'est son fils, Jacques Loys, autre disciple de la Pléiade, encore qu'il veuille réhabiliter la ballade et le chant royal (3).

Puis voilà que le mouvement, gagnant de proche en proche, couvre bientôt tout le domaine des Pays-Bas demeurés espagnols. Engagé dans une polémique violente avec les rhétoriciens de Douai, le Montois Claude de Bassecourt s'excuse de n'avoir pas davantage cité Ronsard parmi les autorités qu'il allègue, « encore, avoue-t-il, que ce soit le Prince des autres, et que toutes les grâces de la poésie vulgaire fussent en lui rassemblées » (4). Le Gantois Maximilien Vrient contemple d'un œil sympathique tout ce renouveau lyrique et décerne ses louanges latines à Bassecourt comme à Blondel (5). Le Malinois Henri de Wachtendonck s'inspire, dans sa *Bellone Belgique* (6), des *Discours des misères de ce temps*, et la même influence reparait, conjuguée avec celle de Du Bartas, dans les poésies politiques de l'Anversois Léon de Meyere (7). A Liège enfin, se constitue, à la cour du prince-évêque Ernest de Bavière, un petit cénacle où brillent Jean Polit et Dominique Lampson. Là encore, c'est l'exemple de la Pléiade qui encourage et inspire ces amateurs lettrés, et l'un d'eux, Philippe de Maldeghem, entreprenant de traduire Pétrarque, commence par confesser son admiration pour le génie

« Des poètes diserts de la gaillarde France » (8).

(1) « Ronsardus amator Cassandreae et Gallorum poetarum, qui nunquam rustici fuerunt, facile princeps ». *Simonis Ogerii Audomaropolitae Symbola*, Douay Jean Bogard, 1601, p. 46.

(2) *Les Oeuvres poétiques de Jean Loys, Douaisien, licencié ès droicts*. Douay, Pierre Avroy, 1612, L'imprimeur au lecteur.

(3) *Les Oeuvres poétiques de Jacques Loys, docteur ès droits et poète lauréat*. Douay, Pierre Avroy, 1612.

(4) Claude de Bassecourt, *Trage-comédie pastorale et autres pièces*, Anvers, Arnoult Coninx, 1594, p. 190.

(5) *Maxoemyliani Vrienti, Gandensis, Epigrammatum libri IX*, editio altera, Bruges, Nicolas Breygel, 1627, p. 76 et 97.

(6) Henri de Wachtendonck, *La Bellone Belgique*, Anvers. Thielem, 1596.

(7) Léon de Meyere, *Prosopopée d'Anvers*. Anvers, Arnoult Coninx, 1594, et *Poème d'avis pour la paix Belgique*, 1598.

(8) *Pétrarque en rime française*. Bruxelles, Rutger Velpius, 1600. « L'Excuse du traducteur aux Poètes français »

Comme les autres régions du domaine littéraire français, les Pays-Bas espagnols ont donc répondu à l'appel de Ronsard et de Du Bellay. Dans cette « grande flotte de poètes » dont parle Etienne Pasquier, plus d'un était de chez nous, plus d'un s'est efforcé de naturaliser dans nos provinces ce nouvel art des vers dont l'Antiquité renaissante venait de révéler le secret. C'est sous le signe de la Pléiade, c'est sous l'influence bienfaisante de Ronsard et des siens qu'a levé et mûri la première moisson poétique qu'ait, à l'âge moderne, produite notre sol.

En voilà assez, en voilà trop peut-être, pour établir que Ronsard ne nous a pas été tout à fait étranger. Encore n'ai-je point tout dit. Il aurait fallu tout au moins indiquer ce que l'auteur de la *Franciade* doit à l'un des nôtres, à ce Jean Le Maire dont les *Illustrations de Gaule* esquissent déjà si curieusement des thèmes que la Pléiade va reprendre et orchestrer. Il eût fallu signaler encore que son influence s'est imposée même à nos écrivains de langue flamande, qui eux aussi accorderont leurs musettes au son de sa lyre.

Mais il suffit sans doute... Parce qu'il nous a bien connus, parce qu'il a aimé quelques-uns des nôtres, parce que son exemple a été chez nous fécond et salutaire, nous sommes heureux d'apporter aujourd'hui, à la grande mémoire de Ronsard, l'hommage ému de notre reconnaissance et de notre admiration.

---

### Discours de M. Pierre de Nolhac

Au printemps dernier, Messieurs, la ville de Vendôme célébrait, dans l'enthousiasme, le IV<sup>e</sup> centenaire du fils le plus glorieux de sa province, Ronsard, maître et chef de la Poésie française. Au pied du monument de l'ancêtre, de nombreux poètes étaient réunis, et les représentants des pouvoirs nationaux rivalisaient d'hommages et d'éloquence avec les écrivains qualifiés. Dans cette assemblée française, où figuraient quelques lettrés étrangers, l'émotion fut grande de voir se lever un représentant de la Belgique. Votre patrie mêlait sa voix à la nôtre pour proclamer une gloire qu'elle tient à juste

titre pour commune, et revendiquait une fois de plus, aux applaudissements de tous, la part qui lui revient dans la civilisation latine. Depuis, elle a voulu faire davantage en l'honneur de notre Ronsard. Elle a constitué, sous vos auspices, un Comité d'écrivains éminents, qui a pris l'initiative de la commémoration d'aujourd'hui ; et, de même que M. Gustave Charlier, à Vendôme, nous a porté le salut de la pensée belge, j'ai la mission de faire entendre parmi vous, dans l'expression de nos remerciements, l'écho de nos cœurs fraternels.

Ce n'est pas la première fois que nos deux pays, de même culture, célèbrent de concert les maîtres français de la littérature universelle. Récemment encore, nous unissaient les centenaires de Molière et de Pascal. Une heureuse chronologie permet d'y joindre presque aussitôt celui de Ronsard, et de rappeler dans un monde, trop tenté de les dédaigner, les droits et la « précellence » de la Poésie lyrique. Cette fête commémorative, que tant de villes répètent cette année en Europe et même en Amérique, atteste en outre que les plus absorbantes préoccupations de la vie présente laissent une place aux exercices désintéressés de l'intelligence, et que le développement envahissant d'une civilisation toute matérielle n'empêche pas de nombreux esprits de s'attacher aux guides anciens de l'âme humaine et de saluer, dans les grands poètes, leur survivance immortelle. Celui que nous célébrons aujourd'hui, si discutée qu'ait été son œuvre, si obscurcie que soit longtemps restée sa gloire, n'en est pas moins en ce firmament des étoiles littéraires, souvent visité par les nuages, un astre de première grandeur. Il est de ceux qui affrontent sans danger l'éclipse passagère, sûrs de retrouver un jour tout leur éclat.

C'est que Ronsard a joint aux dons lumineux du poète le rôle éclatant de l'initiateur. Nous pouvons préférer, pour notre

plaisir ou pour les confidences de notre cœur, tel ou tel maître plus proche de nous ; l'histoire nous oblige à constater que tous les poètes que nous aimons, dans notre chère langue française, qu'ils soient d'autrefois ou d'aujourd'hui, qu'ils siègent aux temples sereins de l'art classique, ou s'agitent sous les tumultueuses bannières du romantisme, appartiennent à la lignée de Ronsard. Beaucoup tiennent de lui, et souvent sans le savoir, leur inspiration directe ; il n'en est aucun qui ne bénéficie des efforts créateurs de son génie, qui ne lui doive la structure du vers, le mouvement du rythme, la forme des strophes lyriques et la langue même dont nous nous servons encore.

Qu'était la poésie des Français avant Ronsard, ou plutôt qu'en restait-il après les belles épopées du moyen âge et le suprême rayon lyrique jeté par Villon ? On la voyait s'éteindre et disparaître, au profit d'une poésie en langue latine qui ralliait, faute de mieux, les meilleurs esprits. Elle s'épuisait parmi les jeux pédants des rhétoriciens, la puérile subtilité des madrigaux de cour ou la stérile imitation du pétrarquisme italien. Le lecteur de nos jours, qui se hasarde dans cette littérature d'avant la Pléiade, est tenu d'accepter avec indulgence le symbolisme compliqué d'un Scève, la finesse un peu courte d'un Marot. Maigre régal pour nous assurément, faibles ressources pour les intelligences ardentes de la Renaissance, en qui l'humanisme avait nourri tant d'ambitions et de curiosités, et qui aspiraient à exprimer par la poésie leur idéal, leurs passions et leurs rêves.

Un homme s'est trouvé, à l'heure nécessaire, pour fournir cette génération impatiente de l'instrument qui lui manquait et découvrir à ses contemporains, par la révélation de la Grèce, les formes pures de la beauté. L'événement survint vers l'an 1550, sous le règne de Henri II de Valois. La *Défense et illustration de la langue française* de Joachim du

Bellay, qui introduit et annonce les *Odes* de son ami Ronsard, est de 1549.

Tout aussitôt, le maître de vingt-cinq ans est acclamé. Il a pour lui les jeunes gens et les savants, mais aussi les femmes et la Cour. Il n'y a pas d'exemple, dans l'histoire des lettres, d'un succès plus prompt, d'une débâcle plus rapide des vieux rivaux, d'un rajeunissement plus total de la poésie d'une nation. Belles heures du collège de Jean Dorat, où toute une jeunesse passionnée, avide d'érudition antique, l'est aussi de versification vivante, où l'étude enthousiaste des écrivains de la Grèce l'excite à doter de trésors pareils la chère langue maternelle, où le patriotisme soutient le labeur des poètes, où, par une illusion touchante, devant les œuvres qu'accumule la fécondité de leur chef, ils saluent en lui successivement notre Pindare, notre Anacréon et notre Homère.

Ce fut simplement Pierre de Ronsard, et ce nom est assez grand. L'Europe entière l'admira avec son pays. Mainte littérature, en Angleterre, en Pologne, en Allemagne, en Italie même, reconnaît ce qu'elle lui a emprunté, s'honore parfois d'avoir tiré de lui l'élan d'origine d'un art national. L'Angleterre, ces jours derniers, le rappelait dans une cérémonie solennelle. Ronsard est, à certains égards, le père de tout le lyrisme moderne.

Il arrive qu'en France quelques-uns s'en trouvent surpris ; c'est qu'ils ignorent tout de leur passé et n'en savent plus tirer honneur. Mais nous, Messieurs, qui mesurons les raisons de cette vaste renommée, n'avions-nous pas le devoir de rafraîchir de nos mains pieuses la couronne du « vert laurier » ?

Il n'y a plus, depuis longtemps, à découvrir dans Ronsard le rustique et l'amoureux, le peintre de la nature et l'interprète de la passion. Cependant, l'auteur des beaux sonnets pour Cassandre, Marie ou Hélène, le paysagiste exquis des bords du Loir et de la forêt de Gastine, ne font qu'une moitié

de notre poète. Peut-on vous convier à envisager d'autres aspects de celui en qui a chanté, comme dans Hugo, toute l'âme humaine ?

Voilà ces fameuses *Odes Pindariques*, trop décriées, où les nobles images antiques, ressuscitées pour la première fois dans un cerveau français, parent de leurs couleurs rajeunies des imaginations nouvelles.

Voilà les *Hymnes* où, pour la première fois encore, la pensée philosophique rencontre, pour s'exprimer en vers, une forme solide et puissante, où les mythes grecs et latins revivent dans leur symbolisme éternel.

Voilà les *Poèmes*, où tant de souvenirs de la vie du poète, ceux de l'amour et de l'amitié, se mêlent à l'évocation pittoresque des événements de son siècle.

Voilà enfin ces *Discours*, où toutes les misères d'un pays déchiré par les factions, se retracent dans un cœur sincère, impitoyable aux fauteurs de désordre, fidèle à l'institution royale qui seule peut sauver l'unité de la patrie, (et qui, en effet, la sauvera), plein de tendresse envers cette France pour laquelle il réclame la concorde de tous ses fils, plein de pitié pour le pauvre peuple, qui pâtit des fureurs des grands, et dont la souffrance, étalée sous les yeux du poète, a fait jaillir ses vers indignés. Il n'a pu supporter la vue de nos provinces ravagées par les hommes d'armes :

Voyant le laboureur tout pensif et tout morne,  
L'un traîner en pleurant sa vache par la corne,  
L'autre porter au col ses enfants et son lit,  
Je m'enfermai trois jours, renfrogné de dépit,  
Et, prenant le papier et l'encre, de colère,  
De ces temps malheureux j'écrivis la misère.

Ces spectacles, décrits par Ronsard mainte fois, de façon saisissante et toute moderne, nous les avons revus, Messieurs, il y a peu d'années, et bien d'autres plus affreux, que les maux de la guerre ont ramenés dans votre pays de héros et

dans le nôtre. Et nos poètes n'ont pas trouvé d'accents plus beaux que ceux du vieil écrivain pour exhorter nos enfants à défendre les foyers assaillis :

Et vous, jeunes soldats... vous ne combattez pas  
 Pour le prix du tournoi, pour une chose vile ;  
 Vous combattez pour vous et pour votre famille,  
 Pour garder vos maisons et vos pères jà vieux,  
 Qui priant Dieu pour vous tiennent les mains aux cieux...  
 Courage donc, Amis, c'est une sainte guerre  
 De mourir pour son Prince et défendre sa terre,  
 De garder sa maison, sa femme et ses enfants...

Ce ne sont plus là les douces chansons, aux rythmes faciles, que mettent en musique Costeley ou Roland de Lassus ; ce ne sont plus de brillants devis de mascarade pour égayer les reines au carnaval de Fontainebleau ; ce ne sont plus les sonnets que Cassandre accompagne sur le luth près des fontaines vendômoises ou qu'Hélène de Surgères répète avec mélancolie sous les hauts plafonds du Louvre. C'est une autre poésie, plus virile, plus élevée, souvent chrétienne, chargée de pensées et d'émotion, qui fait de l'alexandrin français l'outil parfait, prêt à rendre tous les sentiments et toutes les idées, et qui donne à l'éloquence du vers droit d'accueil parmi les Muses.

C'est Ronsard tout entier que vous avez voulu honorer, Messieurs, et avec lui tout le lyrisme de notre langue. Votre littérature, si riche et si vivante, vous en conférait le droit. Vos poètes, dont je salue ici plusieurs des plus illustres, n'ont rien renié de la tradition de Ronsard. Les uns se rattachent à l'interprétation mystique ou sensuelle de l'amour, dont il a laissé les divers modèles ; les autres ont rendu, tout comme lui, les sensations de la nature et le spectacle multiple de la vie ; d'autres ont fait entendre, aux heures tragiques de l'histoire, la voix indomptable de la justice et proclamé l'indestructible foi aux destinées de la Patrie. Tous ont des titres à se

réclamer de la mémoire du maître commun ; tous seront comptés par l'avenir comme des fils légitimes du grand Ronsard.

Pierre DE NOLHAC

---

La Société « Les Concerts anciens », ensemble vocal sous la direction de M. Louis Barsoen, a chanté des œuvres de musique ancienne sur des poèmes de Ronsard : *Quand ce beau printemps je voy*, par Nicolas de la Grotte ; *Je suis Amour, le grand maître des dieux*, par le même ; *Comme la tourterelle*, par Philippe de Monte ; *Bonjour mon cœur*, par Roland de Lassus.

M. François Gourmac, du Théâtre royal du Parc, a dit : *la Rose et Contre les bûcherons de la forêt de Gastine* ; Mme Lavallée a dit : *le Sonnet à Cassandre, l'Alouette et l'Espérance*.

Enfin les chanteurs des « Concerts anciens » ont fait entendre encore : *J'espère et crains*, par Pierre Certon ; *Le premier jour du mois de may*, par Philippe de Monte ; *Petite nymphe folastre*, par Clément Jannequin ; *Mignonne, allons voir...*, par Guillaume Costeley, et *Que dis-tu, que fais-tu?* chœur à huit voix, par Roland de Lassus.

---

•

# CHRONIQUE

---

IWAN GILKIN

---

M. Iwan Gilkin, membre de l'Académie, est décédé à Bruxelles le 28 septembre :

A ses funérailles, le 2 octobre, M. Valère Gille, vice-directeur de l'Académie, a parlé au nom de celle-ci, en ces termes :

Messieurs,

Le douloureux honneur m'échoit de dire, au nom de l'Académie de Langue et de Littérature françaises, un dernier adieu à Iwan Gilkin.

Je redoutais cette tâche ; je crains de la mal accomplir. Comment faire entendre la voix de notre Compagnie, lorsque la mienne ne voudrait être que le cri d'une amitié chère, frappée à mort ?

Ce cri, je m'efforcerai pourtant de le taire. Mais ceux qui ont connu et qui ont aimé Iwan Gilkin, comprendront la douleur de mon effort, et leur sympathie sera un suprême hommage à sa mémoire.

Je n'aurais voulu parler que de l'ami ; je dois parler de l'homme de lettres.

Ce nom — Iwan Gilkin — est mêlé à la clameur, joyeuse ou irritée, de ces jeunes gens audacieux, qui rêvent de créer, peu après 1880, un mouvement littéraire national.

Je le revois à cette époque. Il est volontaire et passionné, curieux de toutes les idées, de tous les sentiments, de toutes les sensations. Il enrichit son esprit et impose à son art inquiet la rude discipline classique.

Au rebours de ceux qui se composent une philosophie d'après leur sensibilité, il se compose une sensibilité d'après sa philosophie. Il les a toutes étudiées et a donné son consentement à la philosophie du pessimisme. Le problème du Mal le hante. Il est chrétien et catholique, et Satan est le Roi du Mal. Il dépiste celui-ci avec une froide audace. Il le dépiste partout ; il le saisit, il l'étale avec une

sorte de joie amère, il l'analyse avec une fiévreuse lucidité. Il confronte ses idées philosophiques avec les manifestations les plus diverses de la vie. Il interroge les hommes ; il a le goût des âmes.

Les résultats cruels de ses observations et de ses expériences sont comme autant d'arguments qui fortifient son pessimisme intellectuel.

Mais il est poète ; il s'émeut, il participe aux êtres et aux choses et il reste sensible au frisson sacré de la Beauté. Et de par cette sensibilité et de par cette raison, il composera d'admirables poèmes, aigus, précis, impitoyables, d'un art sans défaut, auxquels la netteté de la pensée et la force de la logique confèrent une beauté nouvelle qui fait songer à la beauté cruelle de bijoux d'acier.

Le recueil de ces poèmes s'intitulera « *La Nuit* ». Un critique a pu très justement appeler leur auteur : un *Raphaël noir*. C'est qu'en effet, dans l'effroyable voyage qu'il a entrepris dans le domaine du Mal, le poète a gardé le souvenir de son premier idéal, qui est un idéal de beauté et de bonté, de lumière et de splendeurs.

Il rêve de sortir du royaume des Ténèbres et d'atteindre les sommets de clarté qu'il entrevoit toujours à l'horizon. Il sait que le chemin est rude qui monte vers le vierge azur. Il s'y engagera ; et dans sa pensée il compose une œuvre qui sera, comme un triptyque « énorme et délicat », l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis.

Ce fut le rêve de sa vie. Iwan Gilkin aimait les desseins grandioses et les vastes pensées. Tout ce qui avait de la grandeur l'attirait, l'abîme ou les cimes. Il interrogeait ces génies, qui, dans leur vol puissant, font un bruit d'orage. Eschyle et Dante, Shakespeare et Rembrandt, Beethoven et Wagner, Hugo et Balzac étaient ses dieux. Il hantait les sommets. Il avait l'appétit du sublime. Quel enseignement il laisse à ceux d'aujourd'hui qui trop souvent se contentent d'une impression fugitive ou d'une sensation brutale !

Iwan Gilkin était servi par une merveilleuse intelligence. Elle était souple et forte ; elle était agile et subtile, ornée par d'innombrables lectures. Il se faisait un jeu de tout comprendre et de multiplier ainsi ses admirations. Tous les domaines lui furent ouverts. Ses critiques, ses essais, ses fantaisies, même ses divertissements ne cesseront de plaire et d'intéresser. Il avait une âme multiple et changeante où toutes les voix humaines trouvaient un écho

sympathique. Il mettait, aurait-on dit, une sorte de coquetterie intellectuelle à traiter les sujets les plus divers. Qui s'était un instant reposé sous le *Cerisier fleuri*, à lire un commentaire sacerdotal du Tarot ou les quatrains d'Omar Khayam, ou *Jonas*, voyait tout à coup de dérouler cette prodigieuse fresque philosophique : *Prométhée*, ou se dresser le *Sphinx*.

La poésie lyrique ne le savait contenter. Il imaginait encore une vaste scène aux mouvants décors où se pourrait jouer un drame politique, comme les *Etudiants russes* ou *Egmont*, un drame religieux et populaire comme *Savonarole* ou quelque légende de rêve comme le *Roi Cophélua*.

\* .

Ceux qui viendront après nous et qui le liront, l'aimeront en esprit. Mais pour qu'ils l'aiment mieux encore, nous leur dirons la bonté, la générosité, l'indulgence de l'homme. Vous qui l'avez approché, qui l'avez interrogé, qui l'avez consulté, vous savez de quel charme, de quelle onction il enveloppait son enseignement. Son savoir était immense, et il le dispensait à tous avec une naturelle simplicité. Avec quelle affectueuse curiosité il cherchait les cœurs et sollicitait les esprits ! Sa joie était de découvrir un talent nouveau, son orgueil de le proclamer. Ainsi il était resté jeune, parce qu'il entretenait son âme à la jeunesse des autres. Il comprenait tous les enthousiasmes ; il se passionnait pour toutes les vérités, mais il ne cessait jamais d'être affable et sa courtoisie était toujours exquise.

L'Académie ne pouvait lui rendre plus bel hommage que, lorsque pour la première fois appelée à élire un directeur, elle le choisit.

Il n'est plus ! Nous nous inclinons pieusement devant sa dépouille terrestre. Mais déjà il revit en nous dans cette lumière intérieure qui se transmet d'esprit en esprit. Ceux dont on garde la mémoire ne périssent pas tout entier. L'Académie gardera fidèlement celle d'Iwan Gilkin.

---

En ouvrant la séance du 11 octobre, M. Jules Feller, directeur, a rendu hommage, en ces termes, à la mémoire d'Iwan Gilkin.

« Vous ne le savez que trop, Messieurs, nous avons conduit au champ de repos à Laeken, le 1<sup>er</sup> octobre, notre illustre et bien-aimé confrère Iwan Gilkin. Notre jeune académie s'enorgueillissait de

voir ici, réunis à la grande table ovale, les vieux lions de 1880, rénovateurs de l'art en Belgique. Un beau mouvement de reconnaissance et de patriotisme les avait rassemblés en une société de paix et d'amitié, comme ils sont rassemblés dans ce tableau historique du peintre Stévens. Après quarante ans de combat, il était doux à ces vaillants lutteurs de la poésie et de l'art de se rencontrer dans une atmosphère de sérénité, où il ne s'agissait plus après la victoire que d'assurer les destinées intellectuelles de la Belgique et d'élargir les voies aux plus jeunes. On se berçait de la bonne illusion de vivre ainsi longtemps coude à coude ; on regrettait de ne pouvoir partager cette douceur d'automne avec les premiers ouvriers de notre renaissance, avec De Coster, Lemonnier, Rodenbach, Nautet, Waller, Hannon, Demolder, Van Lerberghe, Verhaeren, Picard et vingt autres encore, tous, les amis et les adversaires d'autrefois, tous, poètes, romanciers, conteurs, dramaturges et critiques, abrités sous la même voûte comme des pensées qui s'opposent et puis se concilient sous la même voûte crânienne. Piété inutile ! les précurseurs ont disparu, et déjà le collier de 1880 s'égrène, et notre année s'ouvre dans le deuil.

Celui que nous perdons, c'est un des promoteurs de la *Jeune Belgique*, c'est le poète éclatant de la *Nuit*, du *Cerisier fleuri*, de *Prométhée*, de *Jonas*, de *Savonarole*, des *Etudiants russes*, du *roi Cophelua*, d'*Egmont*, du *Sphinx*.

Il avait commencé par faire des études de Droit, il avait même été stagiaire d'Edmond Picard ; mais l'art l'entraîna. Virtuose du rythme en musique et en poésie, possédé d'une immense curiosité intellectuelle, il aima mieux communier avec Shakespeare, Eschyle, Goëthe, Byron dans une bibliothèque que de remuer au barreau la psychologie médiocre des querelles de murs mitoyens. Il fut donc bibliothécaire, au service du Ministère des Sciences et des Arts, pour avoir un métier de son goût et des livres. Mais il ne perdit point contact avec la vie : il fut en même temps journaliste, et il assumait longtemps, entre 1885 et 1900, la lourde tâche de faire chaque jour la chronique parlementaire au *Journal de Bruxelles*. A côté de cette partie besogneuse et lucrative de sa vie, il entendait se réserver du temps pour l'étude et pour la poésie.

Ainsi, comme à peu près tous les écrivains belges, Gilkin n'a pu consacrer aux lettres que de rares heures de loisirs et des jours de vacances. Le public s'imagine, s'écriait Lamartine dans une préface,

que j'ai employé trente ans à composer mes poèmes : je n'y ai pas mis trente mois ! On doit appliquer ce mot à presque tous les écrivains d'un petit pays où le nombre des lecteurs, nécessairement restreint, ne permet guère à un auteur d'extraire un traitement de ses chefs-d'œuvre : l'auteur doit assurer sa vie matérielle et celle de sa famille par le journalisme, le professorat, le barreau, la magistrature, le fonctionnarisme. Malgré ces entraves de la dure loi économique, — et c'est un phénomène dont on devrait s'émerveiller, — la petite fleur rare et délicate de l'idéal continue à fleurir en Belgique. Gilkin est de ceux qui n'ont jamais renoncé. Il a jalonné sa vie affairée et studieuse de poèmes et de drames qui méritent l'admiration et qui ont marqué sa place parmi les grands artistes.

Ce n'est pas le moment de les passer tous en revue. Ce que je voudrais noter en général, c'est d'abord la maîtrise de style, la science parfaite du rythme, l'abondance, la variété, l'éclat dans les premières œuvres, la sobriété, la précision, la grandeur dans les dernières ; c'est ensuite, au point de vue de l'idée, une unité de sentiment et de doctrine qui nous fait découvrir, sous l'éparpillement des activités journalières, le vrai foyer ardent et radiant de cette âme hautaine.

Toute sa vie, Iwan Gilkin a voulu concilier en lui une capitale antinomie, en qui se résument toutes les autres, le conflit entre la matérialité humaine et l'idéal. Il a d'abord perçu cette antinomie dans les passions et les mœurs. De là sont nés les poèmes de la *Nuit*. On a cru caractériser cette œuvre en l'appelant baudelairienne. Il y a pourtant une différence à signaler dans le ton et l'esprit. Trop souvent Baudelaire ricane. On ne sent pas qu'il souffre des hontes et des ordures qu'il étale ; on dirait parfois qu'il en jouit, par une perversion de la nature morale. Gilkin, qui pousse le tableau des misères humaines jusqu'à un réalisme plus cru que celui de Baudelaire, ne triomphe point ; il constate le mal, l'ignominie, mais avec la froideur glaciale qui désapprouve, avec l'arrière-pensée qu'il faut remédier et assainir. Il promettait d'ailleurs, après avoir peint l'enfer de l'âme, d'en montrer la phase expiatoire et l'idéal paradisiaque, en un triptyque qui aurait été sa *divine comédie*. Mais ces poèmes annoncés de l'*Aube* et de la *Lumière* n'ont point paru. Ils ne pouvaient paraître. Pour faire saillir la laideur, on a la ressource des contrastes ; le poète a toujours en soi

un mètre, son idéal latent du bien et du beau, auquel il mesure tout écart ; il n'a plus de mètre quand il s'agit d'exprimer cet idéal lui-même : il faudrait composer une galerie de sublinités, de générosités, d'abnégations et substituer à l'indignation multiforme la monotone et fugitive admiration. Iwan Gilkin a esquissé un geste d'apaisement dans le *Cerisier fleuri*, puis il a passé à l'examen d'une seconde et universelle infirmité, l'antinomie intellectuelle.

Lui-même il définit son *Prométhée* « un cri d'espérance vers un avenir plus heureux, où la *Foi, rajeunie par la Science*, brillera d'une ardeur nouvelle dans un *monde pacifié* ». Il perçoit donc le drame intime qui se joue dans la conscience moderne, entre la tradition religieuse et sociale et la science révolutionnaire ; et il rêve, on le sent, de réconcilier les deux tendances, de pacifier à la fois l'âme d'un chacun et l'âme collective de la société. Prométhée, c'est le Titan né de la Terre, actif, industriel, progressant à tout risque, opposant sa libre volonté à la doctrine de passivité et de soumission aux dieux. On se tromperait cependant si l'on concluait de ces prémisses que Gilkin va sacrifier les dieux. Ce serait ne pas connaître le besoin intense de pacification qui le tourmentait. Pour ne rien supprimer, Gilkin se réfugie dans le panthéisme. A la scène VI, Zeus, dans l'infini prononce des paroles qui donnent au drame antique une portée nouvelle et une splendeur d'idée inconnue au vieil Eschyle. D'après cette doctrine, Zeus contient Prométhée. La révolte même de Prométhée, et son amour ardent de l'humanité, et sa haine des dieux surannés font partie de Zeus. Zeus est l'Un et le Multiple. Variétés, contradictions, discordes ne sont que des aspects changeants de l'Être. Le mal n'est que le choc entre les apparences de Zeus. A la fin du drame, c'est le Sphinx, une autre forme du dieu messager Hermès, la pensée voyageuse du grand Zeus, qui dévoile à Prométhée cette énigme mystérieuse de l'Univers. Et l'apaisement se produit. Prométhée s'éveille dans un milieu céleste de lumière et d'harmonie, et le monde entonne un hymne immense à la vie. Prométhée se réconcilie dans le sein de Zeus, du grand Tout, qui est amour et vérité et beauté tout ensemble.

Ce drame n'est pas le développement d'un thème occasionnel, ce n'est pas un produit de l'art pour l'art. Pendant des années, Gilkin a dû souffrir en son âme croyante de ces discordances entre la toute-puissance de la divinité et l'existence du mal, entre la foi

et l'exercice libre de la raison, entre la religion et la science. Ce qui le prouve, c'est qu'il a recommencé son drame. Le *Prométhée*, avec son cadre antique et son appareil de mythologie préhellénique, ne lui semblait pas assez clairement s'appliquer au grand conflit du siècle. Il remplaça l'idée dans un cadre plus moderne, et c'est le *Sphinx*, qui parut en 1923.

Pour enclorre dans un poème les luttes sociales du temps présent, le sentiment du droit, de l'égalité, de la liberté dressée contre l'antique loi d'obéissance et de subordination à des maîtres, le libre exercice de la raison en révolte contre un idéal mystique imposé, il fallait remplacer le Caucase et la vieille révolte des Titans par des symboles plus modernes, au risque de rapetisser la scène gigantesque du *Prométhée*. Il imagina un couvent, moitié citadelle, moitié monastère, surplombant une ville où s'agitieraient toutes les revendications actuelles. Le couvent lui-même est travaillé par le doute et la révolte. Guerre dans l'Église et hors de l'Église. Il y a des moines qui personnifient l'ancien idéal de renoncement, mais il y a des tièdes ; et il y a des audacieux, qui font des visites nocturnes à un monstre séduisant descendu du ciel dans une vieille chapelle en ruines auprès du cloître. Ce monstre, c'est le sphinx de la première pièce, c'est la séduction de la science nouvelle. Et la révolution éclate dans la ville, en clameurs furibondes, en pillages et en incendies. L'ancien pouvoir, la reine et sa cour, se réfugient au couvent, spectateurs impuissants des forces comprimées qui se déchainent en massacres. Qui dénouera la situation ? Les antiques répressions sont reconnues inefficaces ou impraticables. Il faut encore une loi nouvelle, de liberté, d'amour, de solidarité. Un moine inconnu, plus radical que Savonarole, réformateur qui suit le sens de l'évolution au lieu de la remonter, répond à l'énigme du sphinx par la formule compréhensive où Gilkin croit fusionner tous les contraires. Il noie toutes les questions économiques, sociales, religieuses et scientifiques dans un néo-christianisme qui s'est pas autre chose que le panthéisme pur. « Force de l'Univers », s'écrie le novateur inspiré, « Puissance une et multiple, de qui l'immense éther et l'énorme matière ne sont qu'une apparence, une forme éphémère, un nœud qui se noua et qui se dénouera... ». Faible ou non, cette solution tenace nous éclaire sur les sentiments humanitaires, tout de conciliation et de douceur, dans lesquels évoluait Iwan Gilkin.

C'est le plus troublant et le plus profond de son âme qu'il a mis dans le *Prométhée* et le *Sphinx*. A côté de ces deux œuvres, les autres ne sont que des intermèdes.

Gilkin restera le lyrique de la *Nuit* et de ces deux grands drames. On l'a dénommé psychologue. Non ! n'est-ce pas ? Ce ne sont pas les détours de l'âme humaine qu'il étudie ; c'est le spectacle des forces élémentaires qui se heurtent dans toute âme et dans tout groupe social. Et il ne faut point analyser ses drames en philosophe, ni leur demander des dénouements inéluctables ; il faut les accepter comme une suite de scènes grandioses, merveilleusement épiques, tendues parfois jusqu'au sublime, où nous apparaissent, schématisées, les idées et les volontés nouvelles en collision. C'est déjà très beau ! Qui donc peut se vanter, poète ou philosophe, de posséder la formule magique qui fera de la Cité future un paradis ?

Au moins, on ne l'accusera pas, dans la peinture des situations, d'avoir idéalisé un parti ou une idée au détriment du parti ou de l'idée adverse. Il a eu la probité et le talent de toujours présenter dans toute leur énergie chacune des forces en présence. Le *Sphinx* contient des blasphèmes virulents et des hymnes de foi sublimes. Autant l'artiste sait verser d'onction dans les discours des croyants, autant il met de vigueur probante dans les discours des révoltés. Iwan Gilkin n'a pas été seulement le poète subjectif enfermé dans le cercle de ses sentiments propres : il a eu le don de se représenter et de peindre avec la même puissance les états d'âme les plus disparates. Il a été un poète créateur en même temps qu'un grand artiste. »

## LE PRIX DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS

En sa séance du 14 juillet, le jury chargé d'examiner les ouvrages soumis au concours pour le prix de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques a déposé son rapport.

Le jury a porté à l'unanimité ses suffrages sur *L'Autre Messie*, de M. Henri Soumagne. Il a pensé que les qualités de verve et d'originalité de cette œuvre de début d'un nouvel auteur dramatique méritaient d'être signalées.

L'Académie a adopté ces conclusions.

### PRIX AUGUSTE MICHOT

En sa séance du 11 octobre, l'Académie, adoptant les conclusions du rapport de MM. Georges Eekhoud, Fernand Séverin et Emile Van Arenbergh a attribué le prix Auguste Michot à un recueil de poèmes de feu Pierre Broodcoorens : *les Rustiques*.

---

## BIBLIOGRAPHIE

**Ronsard, sa vie et son œuvre**, par GUSTAVE COHEN, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. — Paris, Boivin, 1 vol. in-8° de 288 p.

Depuis une trentaine d'années, il s'est déployé, autour de Ronsard et de la Pléiade, une activité érudite d'une importance capitale et d'un mérite singulier. Les recherches de MM. de Nolhac, Laumonier, Longnon, pour ne citer que l'essentiel, ont apporté des points de vue nouveaux et de précieuses révélations. Nombre de travaux de détail ont achevé de renouveler la face d'un sujet attirant entre tous. L'heure était venue de soumettre en gerbe à un public plus étendu les résultats de ces heureuses investigations. C'est le beau dessein que s'est proposé M. Gustave Cohen dans ce livre opportun daté de l'année même où se fête avec éclat le quatrième centenaire de la naissance du grand poète.

Est-il besoin de dire quelle science y a mise le savant professeur de Strasbourg ? On le devine assez, et vraiment le souci d'exacte information ne pouvait être poussé plus loin. Admirablement au fait de toute la production érudite, M. Cohen tient compte des moindres contributions qui peuvent servir à éclaircir la vie et l'œuvre du grand Vendômois. Mais il ne se borne pas à ce rôle de rapporteur impartial. A bien des endroits, il note ses impressions personnelles ou se livre à des rapprochements suggestifs. La force d'une sympathie que l'on sent profonde anime et vivifie son exposé. Et comment ne lui savoir point gré de n'avoir jamais oublié, pour reprendre ses propres paroles, que « l'objet de nos études est la beauté » ?

Introduction nécessaire à toute lecture fructueuse du chant de Cassandre et de Marie, le *Ronsard* de M. Cohen ne peut manquer de gagner de nouveaux admirateurs à un poète que l'on aime davantage à mesure qu'on le connaît mieux.

Gustave CHARLIER.

---

## OUVRAGES REÇUS

---

- Manoel AMBROSO (Brasil do Valle). — *Hercilia*. Belle horizonte, Imprensa official.
- Bibliothèque de l'Université de Liège. Accroissements en 1923.* — Liège, Ecole Professionnelle.
- Joseph BRASSINNE. — *Rapports officiels allemands sur les déprédations allemandes à l'Université de Liège*. Liège. Imprimerie Bénard.
- Bulletin du Dictionnaire Général de la Langue wallonne*. 12<sup>e</sup> année, 1923, n<sup>os</sup> 3-4. Liège, Vaillant-Carmanne.
- Bulletin de la Société de Littérature wallonne.* — Tome 58. Liège, Vaillant-Carmanne.
- A. CAVENS. — *Les Chants Intérieurs*. Gand, Imp. A. Vandeweghe.
- Gustave CHARLIER. — *Gobineau et le Romantisme*. Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, n<sup>o</sup> 3, février-mars-avril 1924.
- Charles CONRARDY. — *Le Visage des Iles*. Editions Robert Sand. Bruxelles.
- Charles CONRARDY. — *Le Signe de Saturne* (Poèmes). Bruxelles, Renaissance d'Occident.
- Paul DOUAY. — *Concours de Poésie de 1924*. (Vers). Lasseron, Dehon et C<sup>ie</sup>, Valenciennes.
- Isabelle EBERHARDT. — *Mes Journaliers*. « La Connaissance », Paris.
- Albert DE FIERLANT. — *Sonnets Familiers et Zoologiques*. De Nobele, Edit., Bruxelles.
- Auguste GÉNIN. — *Légendes et Récits du Mexique ancien* (Poèmes). Crès et C<sup>ie</sup>, Paris.
- Jean HAUST. — *Notes d'étymologie wallonne* (Nouvelle série). Liège, Vaillant-Carmanne.
- Benjamin A. JAVITS. — *Lincoln and the present international situation*. New-York.

- Félicien LEURIDANT. — *Une Education de Prince au XVIII<sup>e</sup> siècle. Charles-Joseph de Ligne*. Documents inédits. Paris, Edouard Champion.
- Henri LIEBRECHT. — *Histoire du Théâtre français à Bruxelles au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Edouard Champion.
- Livre d'Or de Seraing, 1914-1918*. Seraing, M. Génard.
- Albert MOCKEL. — *La Flamme immortelle*. Bruxelles, Renaissance du Livre.
- Henri PAIRAULT. — *Feuillets Epars* (Poésies). Paris, Berger-Levrault.
- Revue Belge des Livres, Documents et Archives de la Guerre 1914-1918*. — Nos de mai, de juin et de juillet 1924. Bruxelles, Falk et Fils.
- Jules TELLIER. — *Elégies*. Sans nom d'éditeur.
- Tsen TSONMING. — *Le long de ma route*. Bruxelles, De Lannoy ; Paris, Giraudon.
- La Wallonie en Fleurs* (en l'honneur d'Albert Mockel). — 2<sup>e</sup> année, 4 et 5. Avril-mai 1924.
-

## LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

---

### Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Réga, 14, Louvain.  
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.  
Gustave CHARLIER, boulevard Militaire, 44, Bruxelles.  
• Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.  
Léopold COUROUBLE, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.  
Louis DELATTRE, rue Beekman, 28, Uccle.  
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.  
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.  
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.  
Georges EEKHOUD, rue du Progrès, 407, Bruxelles.  
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.  
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.  
Vàlère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.  
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.  
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.  
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.  
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.  
Hubert KRAÏNS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.  
Maurice MAETERLINCK, villa « les Abeilles », Nice.  
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 109, Rueil (S. et O.).  
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.  
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.  
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.  
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.  
Emile VAN ARENBERGH, 29, rue de l'Orge, Bruxelles.  
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.  
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84,  
Bruxelles.

### Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).  
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.  
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).  
M<sup>me</sup> DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.  
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.  
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.  
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4,  
Strasbourg.  
Brand WHITLOCK.
-

## PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

*Charles Van Lerberghe.* — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

*Littérature et Philologie*, par M. Jules FELLER.

*La Langue scientifique en Belgique*, par M. Albert COUNSON.

*Le Premier Tartuffe*, par M. Gustave CHARLIER.

*Le Français à Gand*, par M. Albert COUNSON.

*Michel Ange*, par M. Arnold GOFFIN.

*Eugène Demolder*, par M. Hubert KRAINS.

*Qu'est-ce que la civilisation ?* par M. Albert COUNSON.

*La Clef de « Clitandre »*, par M. Gustave CHARLIER.

*Les Sources de Bug Jargal*, par M. Servais ETIENNE.

---